



BIBLIOTHÈQUE NEUCHATELOISE.

Tome II

DESCRIPTION
DES
MONTAGNES & VALLÉES
DU PAYS DE NEUCHATEL
EN 1764

RÉÉDITÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

Victor Benoit.

NEUCHATEL

KLINGEBEIL, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1861

DESCRIPTION
DES
MONTAGNES & VALLÉES
DU PAYS DE NEUCHÂTEL
EN 1764

RÉÉDITÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

Victor Benoit.

NEUCHÂTEL

KLINGEBEIL, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1861

NEUCHÂTEL, IMPRIMERIE DE FRITZ MAROLF.

à consulter
sur place

Q871



INTRODUCTION

Voici maintenant un siècle qu'un petit peuple qui, au nom de ses anciennes franchises, réclamait d'un prince puissant le retour à l'ancien mode de perception des impôts, qu'une terre qui servait d'asile à de nobles infortunes, et de berceau à une industrie féconde, attiraient les regards de l'Europe sur le petit pays que nous habitons. Neuchâtel était alors pour les voyageurs étrangers, sinon un but unique de voyage, du moins un motif de détour. Cette circonstance engagea un des hommes éminents de cette époque à rédiger un guide à l'usage des étrangers que la curiosité amenait à Neuchâtel. Cet opuscule, qui parut en 1764 et qui fut réimprimé deux ans plus tard, ne peut manquer aujourd'hui d'exciter un vif intérêt. Il en est d'un pays comme d'une personne chérie dont

l'art nous a conservé le souvenir : nous en aimons les traits à tout âge.

Le banneret Osterwald est un consciencieux narrateur. Il voue principalement son attention à l'état et au progrès des industries sédentaires ou agricoles et au degré de culture des habitants. Les questions politiques et religieuses de cette époque restent en dehors du cadre qu'il s'est prescrit de remplir. Il est curieux de comparer l'état actuel et l'état antérieur du pays. ¹

La *Comté* comptait alors 34,000 habitants, dont 5000 étrangers. Les localités les plus populeuses ne renfermaient guère plus de 3000 âmes. La population flottante de ce temps-là se réduisait à quelque troupe nomade de Bohémiens qui, dans l'occasion, enlevaient un faible enfant au pays qu'ils traversaient.

La division féodale du pays en mairies, châtelles, subsistait encore. Les habitants qui, dans le cours des siècles, avaient été exonérés de plusieurs sugétions, étaient encore soumis à certaines redevances, aux dîmes, aux banalités. Cependant des charges pesaient inégalement sur les différentes parties du territoire. Les habitants tenaient aux privi-

¹ Voir *Le Canton de Neuchâtel, notice historique et descriptive*, par V. Benoit, 1861.

léges que leur assuraient les communautés, les bourgeoisies, et le premier usage qu'un marmot faisait de la plume était d'inscrire sur le livre scolaire le nom des corporations auxquelles, par droit de naissance, appartenait le petit propriétaire.

Le montagnard qui quittait les travaux champêtres à l'approche de la morte saison se livrait à l'industrie. L'esprit de routine qui caractérise l'agriculteur était dans le même homme brisé par ce besoin de nouveauté qui caractérise l'artisan. En ce temps les fortunes commencent à se former, tandis que d'autre part le vin, les vieilles dettes, le cautionnement, restent, pour quelques familles, une occasion d'appauvrissement.

A cette époque, la Côte-aux-Fées a vu naître la première association fromagère. Les fourrages se substituent à la culture des céréales. Les champs sont divisés en *pies* ou *fins*, semés en froment, puis en orge, enfin restant jachère, laquelle est pâturée chaque troisième année. Cependant Fallet ouvre une marnière. Dans ses expériences clandestines, il répand sur les champs, pour juger de son effet, cette terre bleuâtre dont les *poules* et les *coqs* (térétratules) servent de jouets à l'enfance. Aux fouilles faites pour découvrir la marne, vont suivre des recherches faites en vue de la houille et

du gypse. La culture du trèfle commence à se répandre; Lignièrès décide l'abolition de la vaine pâture, et la pomme de terre, qui dans les années de disette va rendre d'éminents services, se propage insensiblement.

Les forêts sont abandonnées à elles-mêmes. Le commerce des planches, les barres des pâturages, la poutraison, le revêtement intérieur ou extérieur des habitations, le droit d'affocage, qui permet au particulier de se pourvoir dans la forêt communale, détériorent les forêts, où le bétail pâit en toute liberté, broutant ou foulant les jeunes végétaux arborescents. Le bûcheron coupe l'arbre au moment de la sève, l'abat sans souci du dommage que peut produire sa chute, le chable au préjudice des bois verts qu'il entame ou déracine dans son trajet précipité, en taille le bois, le brûle sans se soucier de l'économie. Il est vrai qu'alors le millier d'échallas ne valait que 6 à 7 livres.

Les habitations présentent un aspect rustique : un toit à larges bords, une façade tournée vers le midi, à basses et larges fenêtres, une cheminée à énormes dimensions où se suspend la provision de viande de l'hiver, un énorme poêle avec son *cachet*, au-dessus duquel une trape conduit à une chambre supérieure. L'ameublement est simple ;

souvent le père et le fils, les frères font ménage sur le même âtre. Les fuseaux, la quenouille, la confection des habits occupent les femmes ; l'horlogerie, la réparation des instruments aratoires et des moyens de transport est la part de travail dévolue aux hommes.

Des bouquins égarés, des bruits d'un monde éloigné, quelques trouvailles de *pierres figurées* avaient fait naître dans quelques hommes le goût des sciences naturelles. La nomenclature de cette jeune école de naturalistes, des Bourguet, Gagnebin, Cartier, n'est pas celle de la science actuelle, qui néanmoins n'a pas répudié tout leur héritage. L'esprit positif des montagnards s'ingénie à appliquer à l'industrie les expériences de la physique. La Chaux-de-Fonds produit un instrument pour l'inoculation. Le mouvement des esprits s'accroît du contact avec les étrangers. Cependant une maligne gravure représentant Rousseau lapidé par les habitants de Travers, avertit du danger que courent ceux qui blessent les susceptibilités nationales ou qui vont à l'encontre des idées reçues.

Des nuances distinguent les habitants des divers districts. L'habitant du Val-de-Ruz a le pas pesant, la démarche lente et calme. Le montagnard a l'esprit vif, les mouvements dégagés.

Le pays, en dehors de la capitale, connaît peu les distinctions sociales. Les prénoms, la filiation, les surnoms, servent en général à la désignation des individus.

L'instruction est peu répandue. L'école s'ouvre vers l'équinoxe d'automne et se ferme au réveil de la nature. Un diplôme en latin envoyé à l'un de ces naturalistes, reste plusieurs années incompris dans les mains du propriétaire, et dans notre siècle encore une bonne vieille habitant un endroit isolé et exposant un beau dimanche son linge humide au soleil, ayant pour ce fait été dénoncée au consistoire, est tout étonnée d'apprendre que des verres artistement placés peuvent étendre à l'infini la portée de la vue des anciens d'église. Cependant, à défaut d'instruction, l'esprit vif, curieux des montagnards supplée au défaut des connaissances positives.

Des superstitions, héritage des ancêtres et des peuples qui se sont succédé sur le sol, vivent encore dans les souvenirs. Le *Niton* s'attaque aux chevaux mal soignés ; les esprits malfaisants errent de nuit dans le marais. Ainsi le peuple personnifie les causes ignorées du bien ou du mal. La *Rode*, la bonne dame de Noël, la veille de ce jour cher à l'enfance, parcourt le pays avec son âne et dis-

pose la *tronche* des enfants sages, qui n'oublient pas de mettre devant la porte une botte de foin à l'usage de ce frugal animal. Le premier de mai est un jour de réjouissances, dont les garçons ou les filles ont l'honneur, selon le degré de précocité de l'année. Les uns ou les autres parcourent le village en chantant, et réunissent à la porte des maisons les dons destinés au festin qui rassemble le soir la jeunesse. A Neuchâtel, les armures conquises sur les champs de bataille de Grandson et de Morat, sont encore l'occasion d'une fête annuelle à laquelle est conviée l'enfance privilégiée. L'époque des vendanges, le renouvellement de l'année, donnent lieu à de joyeux travestissements, à de bruyantes mascarades.

Dans la seconde moitié du siècle passé, le goût du tir se réveille énergiquement. Le premier corps de musique se forme dans la montagne; cet art, en effet, est l'ornement obligatoire de toutes les fêtes. Sans doute le travail sédentaire avait toujours été accompagné de chants, et à défaut d'un ménétrier, les voix à l'unisson marquaient dans une grange ou sur le gazon les cadences de la *bourrée*.

Des traces de ces mœurs, où le défaut de communications, la pénurie de numéraire, l'éloignement des boutiques faisaient aux colons du sol une

loi de l'assistance mutuelle, se reconnaissent encore de nos jours. Si les invités à une noce, à un baptême n'apportent plus l'équivalent de leur consommation, les voisins d'un décédé vont encore le veiller une dernière fois sur la planche ; ils convient les parents, les amis, à l'accompagner à sa dernière demeure, et après l'oraison funèbre, hommes et femmes qui ont pris part au convoi viennent, dans un repas, pris dans la maison du deuil, réparer leurs forces épuisées pour le long trajet du retour. Aujourd'hui un billet de part, qui ne décèle ni ne réveille la douleur, remplace le message naguère confié à un ami, et la facilité des communications permet aux gens éloignés de remettre le plaisir du revoir à un moment plus favorable.

Le lecteur qui se prépare à suivre le banneret Osterwald dans son excursion se convaincra, en voyant les traces des anciennes routes, qu'elles étaient loin de valoir les voies de communication actuelles, et il fera bien de se pourvoir de chaussures bien ferrées. Il trouvera des auberges qui lui offriront un bon logis *à pied et à cheval*. Si les instincts poétiques de nos jours ne se révèlent pas dans les dénominations des enseignes de l'hospitalité, le voyage sera peu dispendieux. Le vin de 1765, qui est médiocre, coûte 6 kreuzer le pot ;

le café est à peine en usage ; le sucre se vend dans la seule pharmacie qui existe au pays. Quant aux autres objets dont il pourrait avoir besoin en route, la sollicitude des marchands a su rendre l'enseigne intelligible, même aux illettrés : elle interprète l'inscription par la peinture. Les cruches, les baches, les piécettes, les écus gros ou petits, accompagneront le touriste. S'il est curieux, s'il s'égare en suivant un des nombreux sentiers de la montagne, il ne trouvera personne dans ces maisons isolées qui ne soit prêt à lui répondre, à le diriger. Partout il trouvera de ces gens en vieux costume un accueil bienveillant : on l'invitera à s'asseoir à l'heure du repas, on lui offrira un gîte pour la nuit, on prendra plaisir à causer avec lui. En reconnaissance de ce bienveillant accueil, il se chargera de quelque commission pour une localité où sa route le mène. Le passeport n'est pas nécessaire, le parapluie n'est pas encore en usage ; il ne nous reste qu'à lui souhaiter pour cette excursion idéale qu'un temps favorable et une heureuse arrivée au terme du voyage.

V. B.

DESCRIPTION DES MONTAGNES ET VALLÉES

QUI FONT PARTIE

DE LA PRINCIPAUTÉ DE NEUCHÂTEL ET VALANGIN

La principauté de Neuchâtel et Valangin est renfermée en partie dans des montagnes dont les chaînes parallèles, de l'est à l'ouest, sont séparées par des vallons plus ou moins larges et tous très-peuplés. Il en résulte une espèce d'amphithéâtre, couronné par le mont Jura, qui borne cet Etat à l'ouest et au nord. Ces vallons sont le Val-de-Travers, le Val-de-Ruz et les vallons, qu'on nomme en général des montagnes et qui sont placés dans la partie la plus élevée du pays. Les diverses curiosités naturelles qu'on y voit, de même que le rare génie et l'industrie extraordinaire de la plupart de leurs habitants, ont rendu ces lieux célèbres dans toute l'Europe et y attirent souvent des étrangers distingués par leur rang et leurs

lumières. C'est dans la vue de procurer une direction sûre à ceux qu'un tel motif déterminerait à entreprendre ce petit voyage, qu'on s'est proposé de décrire un pays qui mérite d'être vu, à mesure que l'on indiquera la route qu'il convient de suivre pour le parcourir exactement.

Mais il faut observer d'abord que, comme on trouve dans ces montagnes des chemins étroits et remplis de pierres mouvantes, on est obligé de se servir d'une espèce de voiture appelée char à banc. Ce n'est autre chose qu'un charriot ordinaire à quatre roues, sur lequel est un banc matelassé, assez long pour que trois personnes puissent s'y placer commodément. On y ajoute un dossier, un marchepied et il est surmonté d'une impériale. La facilité d'en descendre et d'y remonter en justifie encore la destination. Si donc on suppose qu'un voyageur parte de Neuchâtel dans le dessein de faire le tour des Montagnes, voici la route qu'il doit prendre et ce qu'elle pourra lui fournir de plus intéressant.

A peine est-on sorti des murs de la capitale vers l'ouest, qu'en entrant dans la grande route de France, on commence à monter du côté de

Peseux, village à demi-lieue de la ville, situé au pied d'une montagne couverte de chênes et de sapins, et environné de champs, de vignes et de vergers. Il est à un quart de lieue et immédiatement au-dessus de Serrières, petit village remarquable par ses forges, ses tireries de fer, ses fonderies de cuivre, ses papeteries et ses moulins. Une rivière qui porte le même nom et sort d'un rocher très-élevé, met en mouvement à quelques pas de sa source, et dans un cours très-borné, une multitude de rouages jusqu'au lac, où elle a son embouchure.

De Peseux on va à Corcelles, village peu éloigné du premier, où était un prieuré avant la réformation, et l'on parvient quelques moments après à un lieu élevé, d'où l'on découvre, outre ces deux villages, ceux de Cormondrèche, d'Auvernier, de Colombier, de Bôle, de Cortaillod, de Bevaix, la petite ville de Boudry, l'embouchure de la rivière la Reuse et la plaine de ce nom. On distingue encore les bâtiments de plusieurs fabriques de toiles peintes, ce qui, avec la perspective du lac dans lequel cette plaine s'avance comme un promontoire, forme sur deux lieues d'étendue un point de vue très-riant et très-varié. Ces villages sont grands et

pavés pour la plupart. Les maisons, bâties en pierres et couvertes de tuiles, annoncent l'aisance des propriétaires. L'agriculture, le commerce des vins, la pêche, l'industrie, tout semble concourir à assurer le bien-être de ces derniers. Depuis près de quarante ans les manufactures de toiles peintes se sont établies et multipliées dans la partie inférieure de la principauté de Neuchâtel ; on y en compte dix aujourd'hui, toutes florissantes, où l'on fabrique annuellement plus de 80,000 pièces de toile fine, et qui occupent 14 à 1500 personnes des deux sexes. Ces manufactures répandent, il est vrai, des sommes considérables dans le pays, mais l'agriculture en souffre, et la quantité de bois qu'elles consomment exige un redoublement de vigilance et d'économie dans l'administration et l'exploitation des forêts.

Au-delà de Corcelles finit le vignoble. On continue à monter insensiblement, et c'est après avoir marché pendant une heure au travers d'une forêt de sapins, qu'on parvient au petit village de Rochefort, chef-lieu d'une mairie ou juridiction assez étendue et qui portait anciennement le titre de baronie. Ce lieu est à peu près au-dessus de Boudry. Ses environs

n'offrent à la vue que des prés, des champs et des broussailles. Il ne paraît pas qu'on y soit assez attentif à l'irrigation régulière des prés, quoiqu'il y ait des eaux en abondance. La grande pente du terrain peut la rendre plus difficile, mais non pas impossible.

Près de Rochefort s'élèvent deux montagnes, celle de la Tourne, sur la droite et celle de Boudry sur la gauche. Leurs chaînes respectives forment une gorge dans la largeur de laquelle est le lit de la Reuse, à une profondeur considérable et à côté de la route qui conduit au Val-de-Travers. On voit à l'entrée de cette gorge une éminence escarpée de tous côtés et dont la partie méridionale est un précipice qui aboutit à la rivière. Sur la cime sont les mâsures d'un château qu'habitaient les anciens barons de Rochefort. La tradition porte qu'ils se servaient de sa situation avantageuse pour rançonner les voyageurs obligés de passer sur leurs terres, et que ce château fut démoli par les habitants des villages voisins, victimes perpétuelles de leur tyrannie. En suivant la grande route on côtoie toujours la rivière, et dans le fond du vallon qui la retient est un hameau appelé le Champ-du-Moulin, où l'on fabrique de la poudre à

canon. Le chemin est continuellement bordé de broussailles, et l'aspect sauvage de ces montagnes forme un contraste parfait avec celui qu'on vient de quitter.

La chaussée qui conduit au Val-de-Travers est solide et bien faite : A peu de distance de Rochefort est un lieu appelé Roc-coupé, parce que la montagne y a été coupée perpendiculairement pour donner assez de largeur au chemin. Bientôt après, on découvre à droite et sur la hauteur, le hameau de Fretreules. Dans tout ce trajet, on ne voit que des forêts de sapins et de hêtres. Il importe essentiellement aux peuples que ces dernières soient exploitées avec autant d'intelligence que d'économie. Il y a aussi des prés et quelques champs où l'on sème principalement des menus grains, et malgré la pente rapide du terrain les habitants savent en tirer parti jusqu'au fond du vallon.

Après avoir fait une lieue de chemin depuis Rochefort, on parvient à Brot, petit village entouré de champs et de vergers. Les rochers dont cette route est hérissée, sont de pierre jaune calcaire. On y trouve quelques corps marins pétrifiés, mais le grain en est grossier et conséquemment les figures sont mal expri-

mées. A quelque distance de Brot, on passe près d'un rocher très-élevé qui domine et s'avance même sur le chemin. Il est d'une pierre jaune, divisée en couches très-minces, qui se décompose et dont les fragments tombent assez fréquemment. Le chemin, qui n'a que peu de largeur, s'étend depuis le pied du rocher jusqu'au bord d'un précipice affreux, au fond duquel la Reuse roule ses eaux à travers des rochers. Ces deux objets effrayants, et réunis dans une longueur d'environ deux cents pas, forment un spectacle frappant, et la présence d'un double danger ne peut qu'intimider le voyageur. Cependant quoique cette route soit très-fréquentée, on n'a pas d'exemples qu'il y soit arrivé des accidents. Ce lieu se nomme la Clusette. Vis-à-vis, sur la gauche et au-delà du précipice, une partie de la chaîne des montagnes parallèles s'arrondit et présente un demi-cercle de rochers à plomb. L'espace intérieur est un petit vallon au milieu duquel s'élève un monticule isolé. On appelle cet endroit là le Creux du vent, à cause d'un vent qui y souffle continuellement. Il est connu par la quantité de plantes rares qu'on y trouve et par un écho,

qui, lorsqu'il est mis en jeu, imite parfaitement le bruit du tonnerre.

Après avoir passé la Clusette, on arrive à une descente assez rapide, qui bientôt conduit à Noiraigue, où commence proprement le Val-de-Travers, et à une demi-lieue plus loin est le hameau de Rosières, l'un et l'autre terres seigneuriales. Noiraigue est sur une rivière qui porte le même nom, fait tourner plusieurs rouages et se jette dans la Reuse. Il y a dans ce lieu divers ouvriers en fer; on y compte un grand nombre de cloutiers et de charbonniers. Ici le vallon, qui sépare les deux chaînes de montagnes entre lesquelles on voyage se hausse tout à coup, et le précipice que l'on a si longtemps et si désagréablement côtoyé se change en une belle prairie au travers de laquelle coule la Reuse. Mais on observe avec quelque déplaisir que ces prés sont pour la plupart bas et marécageux, qu'on ne tire point parti de la rivière pour les arroser dans une juste mesure et qu'on ne travaille point comme ailleurs à faire écouler les eaux qui croupissent. En traçant un lit en droite ligne à la Reuse qui serpente dans cette prairie, ce qui ne serait ni difficile ni extrêmement dispendieux, on remé-

dierait, ce semble, à l'un et à l'autre de ces inconvénients. Le village de Travers à une demi-lieue de Rosières, est aussi une terre seigneuriale et le siège d'une juridiction. Il donne son nom à la vallée, et c'est de là qu'on commence à la découvrir dans toute son étendue. On compte dans ce lieu 320 ouvriers en dentelles, de même que plusieurs horlogers et fabricants de bas. Il y a aussi un lissage pour les toiles peintes dont la Reuse fait marcher les rouages, ce qui, par l'effet d'un mécanisme également simple et ingénieux, épargne une main d'œuvre dispendieuse.

Couvet, où l'on parvient ensuite, est à la même distance de Travers. Ce village est grand, bien bâti et dans la situation la plus riante. Son temple est décoré d'une tour en pierres de taille nouvellement construite. Il s'y trouve et dans d'autres lieux de ce vallon, des maisons qui ne dépareraient pas de grandes villes. On y voit une fabrique de toiles peintes qui occupe plusieurs ouvriers. Couvet a produit des horlogers et des architectes habiles dans leur art. C'est en particulier le lieu de naissance du célèbre Ferdinand Berthoud, si connu par ses talents distingués pour l'horlogerie, dont il a donné au public

un excellent traité et par le succès de l'horloge marine qu'il a inventée pour la détermination des longitudes. Il fait sa résidence ordinaire à Paris et est membre de la Société royale de Londres. Les terres qui environnent ce village produisent d'excellent froment, surtout près du hameau de Plancemont, où l'on trouve des mines de fer en abondance.

A un quart de lieue plus loin est Motiers, qui passe pour le premier et le plus ancien village du vallon. C'est la résidence ordinaire du Châtelain ou chef de la juridiction du Val-de-Travers, laquelle comprend six communautés, celles de Motiers, de Boveresse, de Couvet, de Fleurier, de Buttes et de Saint-Sulpice. Il est juge né au souverain tribunal des Etats du pays et le corps des justiciers auquel il préside tient ses assemblées à Motiers. Ce village renferme plusieurs maisons bien bâties. On distingue aisément celle qui appartient à M. d'Yvernois, trésorier général et conseiller d'état; les étrangers ne doivent pas négliger d'en voir les appartements. Le bâtiment qu'on nomme encore le Prieuré servait avant la réformation à loger un prieur et douze chanoines réguliers très-bien rentés, leur revenu fut alors

réuni au domaine du prince. Plusieurs habitants de Motiers, s'adonnent à l'horlogerie en gros et en petit volume, tels sont les sieurs Jean Renaud frères, et le sieur Clerc. On ne doit pas omettre le sieur Rossel, orfèvre, monteur de boîtes et très-habile dans cet art. Le sieur ancien Jean Renaud a perfectionné les pompes destinées à éteindre les incendies dans les cheminées et les appartements, il en fabrique un très-grand nombre pour l'étranger. Plusieurs maisons d'une ancienne noblesse, tels que les du Terreaux et les Baillods, sont originaires de Motiers.

Au midi et à peu de distance de ce village est un château situé sur un roc et escarpé de trois côtés. Son antiquité est telle qu'on n'a pu fixer l'époque de sa construction, on n'y trouve rien, non plus que dans l'histoire du pays qui puisse donner quelques lumières à cet égard. Seulement sait-on qu'on se proposait, il y a deux siècles, de le rebâtir à raison de sa caducité. Les anciens barons du Val-de-Travers, originaires de Franche-Comté, y faisaient leur résidence. Il contenait, outre des bâtiments logeables, une chapelle, des prisons, une fontaine dans la cour et une citerne dont on voit

encore des vestiges. Des murs épais de six pieds formaient son enceinte fortifiée par des tours rondes ou carrées. La plus grande partie de ce château est aujourd'hui ruinée ou a été démolie. Ce qui en reste sert de logement pour un concierge et de prisons. Les cachots sont sous terre et ne reçoivent de lumière que par une ouverture étroite pratiquée dans la partie supérieure de la voûte. L'un des appartements que l'on a conservé a un grand bassin qui paraît avoir été destiné pour y prendre le bain.

Les montagnes qui bornent le district de Motiers vers le sud, renferment plusieurs grottes remarquables. La plus grande a une lieue de long. Son ouverture est dans l'intervalle de deux rochers perpendiculaires qui ont plus de quatre-vingts pieds de haut. Du sommet de ces rochers se précipite un torrent qui forme une belle cascade. A l'est est la grotte en question qui présente d'abord un grand vestibule en arcade haut de trente-un pieds ; plus loin la voûte surbaissée jusqu'au niveau du terrain ne laisse qu'une entrée où l'on ne peut pénétrer qu'en se couchant sur le ventre. A droite est une large fente dans le rocher supérieur qui peut aussi servir d'ouverture. Ici l'on commence à allumer

les chandelles dont on doit s'être pourvu, et l'on trouve d'abord une vaste étendue de terrain dans le fond duquel il y a ordinairement de l'eau. On monte ensuite avec assez de facilité, puis on parvient à une surface de niveau, couverte de pierres détachées vraisemblablement de la voûte supérieure, qui a cinquante pieds dans sa plus grande hauteur et quinze dans sa partie la moins élevée, sur une largeur proportionnée. Les côtés de cette grotte sont, en certains temps de l'année chargés de grosses masses de *lac lunæ*¹, ou lait de lune très-blanc. Lorsque vous le prenez au rocher même qui le produit il est fort pesant, et si vous le serrez dans la main il se résout en eau. Mais si après l'avoir détaché vous le mettez dans un vase de terre bien verni et exactement fermé en le laissant sécher à l'ombre, la matière conserve toute sa blancheur, ne diminue point en volume, devient poreuse et légère sans qu'on puisse découvrir ce qu'est devenue toute l'humidité dans laquelle ce lait se résolvait d'abord. Est-elle volatile, devient-elle un corps solide et dans ce dernier cas pourquoi cette matière perd-elle de

¹ Terre calcaire spongieuse, ou tuf produit par la précipitation des parties calcaires dont les eaux sont chargées.

sa pesanteur? C'est une question à proposer aux physiciens. En parcourant l'intérieur de cette vaste caverne on trouve plusieurs bassins remplis de l'eau qui distille continuellement de la voûte. Ils sont environnés d'une matière semblable au tuf, leurs bords se resserrent à mesure qu'ils s'élèvent et recouvrent l'eau qu'ils renferment, de sorte que tel bassin qui dans son fond a plus de six pieds de diamètre, n'en a pas trois dans sa partie supérieure. Il est évident que c'est l'eau tombant de la voûte qui produit ce tuf, puisqu'on découvre aisément les augmentations successives en hauteur et en épaisseur, et ce qu'il y a de singulier, c'est que l'on voit sur la surface des bords de ces bassins et en solide, toutes les ondulations que les gouttes qui tombent forment ordinairement sur l'eau. On peut même observer la différence de ces ondulations lorsque le rocher distille plus abondamment, parce que les couches sont alors plus grandes et les replis plus profonds. Ces bassins sont mols dans leurs extrémités, mais ce qui a été rendu solide précédemment est entièrement pétrifié sans avoir changé de forme extérieure. Cette grotte a un grand nombre de soupiraux, on en voit même sur les côtés d'assez grands

pour qu'on puisse pénétrer fort avant dans ce sens-là. Partout on remarque diverses figures bizarres auxquelles l'imagination prête des ressemblances, mais qui ne sont autre chose que des masses de lait de lune pétrifié. Il y a d'autres endroits, où le rocher supérieur laisse en distillant, sur les pierres du fond, une substance terreuse qui a la couleur de la terre d'ambre. Elle est si fine et si déliée qu'étant réduite en poudre elle devient impalpable. Au reste, on ne trouve dans ces vastes souterrains d'autres animaux que des chauves-souris. Au bout d'une lieue le fond de la grotte se rétrécit et ne permet pas de pénétrer plus avant.

Le rocher qui touche à l'ouest la cascade dont on a parlé est entièrement creux et a plusieurs ouvertures à trente pieds au-dessus du niveau du terrain. L'eau en sort à gros bouillons en jaillissant et forme un ruisseau qu'on nomme la Sourde. A côté de la plus grande de ces ouvertures est une autre caverne assez spacieuse et qui perce fort avant dans le rocher. Mais on ne saurait la parcourir, parce qu'à trente pieds de son ouverture, on rencontre un puits qui en occupe toute la largeur. Si on y jette des pierres, on les entend bondir, heurter les parois inté-

rieures pendant plus de deux minutes et enfin tomber dans l'eau. Le district de Motiers renferme encore plusieurs sources d'eaux minérales très-salutaires. La plus remarquable est près de ce village. Par l'analyse qui en a été faite on l'a trouvée martiale¹, sulfureuse et imprégnée d'une portion de sel de nitre. Elle souffrait autrefois quelque altération par le voisinage d'un torrent sujet à se déborder, mais les précautions qu'on a prises l'ont mise à l'abri de cet inconvénient : les amateurs de l'histoire naturelle trouveront dans ce quartier-là, quantité de marcassites, des pierres figurées, des cornes d'Ammon grandes et petites, des échinites, des madrépores, des dendrites très-belles, des boucardes et des pétoncles de toutes les espèces. On sait combien la principauté de Neuchâtel et Valangin en général, fournit de coquillages fossiles et de plantes marines pétrifiées.

Boveresse, hameau au nord de Motiers, a une carrière de molasse. On a découvert dans les

¹ Les alchimistes donnaient au fer le nom de *Mars*. Rappelons que les nomenclatures chimique, géologique, minéralogique, paléontologique en usage dans ce temps-là ont été changées, ou que ces mots, s'ils sont encore usités, se prennent du moins dans une acception plus précise. Ainsi l'*ambre noir* se nomme aujourd'hui *houille*, *anthracite*, et la *molasse*, qui constitue une roche particulière, n'est actuellement plus un terme simplement opposé à *pierre dure*, etc.

cavités du rocher, qui fait partie de la montagne voisine, des glaciers naturelles, assez profondes pour fournir abondamment de la glace, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. Il paraît par certains indices qu'on a eu autrefois cultivé de la vigne autour de ce lieu là. Plusieurs de ses habitants sont horlogers, ou armuriers, il s'y trouve des architectes renommés tels que les frères Raymond et Borel. Un chercheur de mines en a découvert une au-dessus de ce hameau dont la matière est mêlée de pierre jaune. A en juger par ce qu'on trouve sur la superficie du terrain, ce doit être du véritable ambre noir. Cette mine n'a jamais été exploitée.

A une demi-lieue de Motiers est Fleurier, village situé dans un terrain plat et uni, aussi les habitants n'ont que des puits. Un ruisseau coulant des montagnes voisines le traverse et présente une singularité, c'est que l'espèce de poisson qu'on nomme Voiron, ne peut y vivre quoique la rivière de Reuse et les autres ruisseaux du Val-de-Travers en soient remplis et que les truites s'y nourrissent comme ailleurs. On trouve dans ce lieu d'habiles horlogers en tous genres. Tels sont le sieur capitaine Dupas-

quier, le sieur lieutenant Jequier, le sieur Vau-cher, etc. Il y a encore des taillandiers connus par la bonté de leurs ouvrages, et plusieurs négociants.

Buttes est situé à l'extrémité occidentale du vallon et forme une paroisse considérable. On y trouve aussi des horlogers comme les frères Leuba et autres, mais la plupart de ses habitants exercent la profession de maçon. Le vallon où Buttes est placé se trouve si resserré, et les montagnes qui le bornent au midi sont si élevées, qu'une partie de ce village est près de trois mois dans l'année sans voir le soleil. Cependant le terroir des environs est fertile et produit d'excellents menus grains. Près de ce lieu passe un torrent portant le même nom, qu'il est impossible de contenir dans un lit fixe et qui en se débordant ravage souvent les terres voisines. Il traverse d'abord un vallon d'une lieue de long et si étroit que dans bien des endroits, il en occupe toute la largeur. On y voyait autrefois des fourneaux à fondre le fer dont il y a des mines abondantes, mais cet établissement a été détruit après avoir épuisé toutes les forêts voisines. On a construit dans le même lieu un moulin à grains et à planches.

Les rochers qui entourent ce vallon sont très-hauts et très-escarpés. Il s'y trouve une gorge qui n'a que sept à huit pieds de large et au nord est une grotte appelée la Bauma, dont l'ouverture a la forme d'une porte-cochère médiocre. Dans le temps de la fonte des neiges ou après de longues pluies, il en sort une quantité prodigieuse d'eau. Il arrive pendant l'été que l'on entend quelquefois un bruit lugubre et effrayant dans l'intérieur de cette caverne, et ce bruit est regardé comme le présage assuré d'un temps pluvieux et de longue durée. A un demi-quart de lieue plus loin toujours en montant est un autre vallon parcouru dans sa longueur par un ruisseau nommé la Longeaigue, et qui se termine à une gorge de rochers d'où l'eau se précipite. Dans l'épaisseur de ces rochers a été construit et placé un moulin connu sous le nom de Moulin-des-Enfers, pour exprimer sans doute ce qu'a d'affreux sa position, rendue plus dangereuse encore par la chute des pierres qui se détachent souvent des rochers voisins.

Saint-Sulpice, le dernier des villages du Val-de-Travers, au nord-ouest, est dans un lieu serré et environné de rochers en cercle, le terrain qu'ils renferment va en pente de tous

côtés. Pour y parvenir on entre dans une gorge que forment deux chaînes de montagnes et dont la largeur est occupée par le lit de la Reuse et la grand'route. On y voyait jadis des fourneaux à fondre le fer, que la disette de bois a fait également abandonner. Tous les habitants de ce village, n'ayant point de terres labourables autour de leurs demeures, s'adonnent aux arts et aux métiers. On y voit une fabrique de chamoiserie en bronzé de couleur et en maroquin, dont les ouvrages se débitent principalement en Italie: Il y a aussi des horlogers, des graveurs en bois pour les fabriques d'indiennes, des fondeurs, des tanneurs, des couteliers, etc. On y a établi un magasin d'entrepôt pour les marchandises. Au-dessus de Saint-Sulpice, dans un lieu hérissé de rochers et de l'aspect le plus sauvage est la source de la Reuse, remarquable par la beauté, la limpidité et l'abondance de ses eaux, qui à une petite distance font tourner les rouages de plusieurs papeteries, moulins, forges, martinets, huiliers, batoirs, etc. Au nord est une autre source jaillissante, appelée la Bena, qui sort d'un rocher, se précipite dans des coulisses et fait marcher un moulin à tan. Le haut de ce rocher porte un signal destiné à

allumer au besoin en temps de guerre selon l'usage établi dans toute la Suisse. Les environs fournissent des pétrifications de diverses espèces. Les curieux ne passeront pas Saint-Sulpice sans voir la belle collection de coquillages marins que M. Théodore Meuron possède. Ils auront lieu d'observer la parfaite ressemblance de leurs analogues fossiles, dont les montagnes voisines abondent.

Mais on ne doit pas omettre dans la description du Val-de-Travers, celle des mines d'asphalte qu'on y trouve en divers lieux. Les premières veines de ce minéral furent découvertes vers le commencement de ce siècle, dans un jardin du village de Buttes par un aventurier allemand nommé Jost, qui, après en avoir obtenu la permission du gouvernement, se mit à exploiter la mine de concert avec Jean-François Guillaume, originaire des Verrières, qu'il s'était associé. Ces deux entrepreneurs construisirent un fourneau et des pots, tirèrent de l'huile d'asphalte et firent du ciment. Mais ils s'aperçurent au bout d'un an que la mine était épuisée et sans suite. L'Allemand, que l'espérance d'une grande fortune avait rendu prodigue, disparut, et son associé ne tenta plus

de nouvelles entreprises dans ce genre. En 1712, un nommé d'Eiriny, se disant grec de nation, homme savant et bon physicien, vint au Val-de-Travers. Il découvrit dans la seigneurie de ce nom des mines d'asphalte très-abondantes et même en quelque sorte inépuisables, principalement dans les environs du bois de Croix. Il sollicita d'abord et obtint la permission d'y travailler en qualité de premier feudataire, avec un accensement de la part du prince. Il composa des Lois des mines, qui furent imprimées à Besançon. Il partagea celles qui lui avaient été accusées en 400 portions, en vendit à divers particuliers et forma ainsi une société d'entrepreneurs dont il fut le chef. Les Guillaume, qui avaient travaillé aux mines de Buttes, étaient de ce nombre. On construisit une baraque et des fourneaux. On tira de ce minéral une grande quantité d'huile et de ciment, l'un des associés fut envoyé à Paris pour procurer un débit plus sûr, le travail se soutint pendant environ vingt ans. Mais alors l'appât du gain donna lieu à plusieurs vols, on fabriquait du ciment clandestinement. Les propriétaires se dégoûtèrent de l'entreprise, on congédia les Guillaume, la baraque tomba en ruine, d'Ei-

riny mourut. Depuis lors on s'est borné à tirer l'asphalte de la mine et à le vendre en nature.

Tels sont les six villages qui forment la juridiction du Val-de-Travers, et ce qu'on peut y observer de plus curieux. L'air qu'on y respire est connu par sa pureté et sa salubrité. C'est sans doute la première cause de cette gaieté singulière qui anime ses habitants en général. Ils sont pour la plupart éclairés et industrieux. Leur esprit est fin et plus délié que ne l'ont ordinairement les gens de la campagne. Placés sur la grande route et dans le voisinage de la France, ils paraissent vouloir imiter cette nation par l'accueil empressé qu'ils font aux étrangers qui passent ou qui séjournent très-souvent chez eux, et surtout à Motiers. Il n'en est aucun à qui ils ne donnent sujet de se louer de leur politesse, de la douceur de leurs mœurs, et de leur caractère officieux et bienfaisant. Un seul de ces étrangers, qui prétend avoir été persécuté dans tous les lieux qu'il a honoré de sa présence, paraît avoir entrepris de détruire l'opinion généralement reçue à cet égard. Mais chez un homme à paradoxes et qui lui-même en est le plus étrange, une telle imputation démentie par tant de faits et de témoins, ne doit être

envisagée que comme un paradoxe nouveau dont cet écrivain célèbre a enrichi son recueil. Ceux des habitants du Val-de-Travers qui jouissent d'une certaine aisance, cherchent à augmenter leurs lumières et forment diverses sociétés d'amusement. Plusieurs citoyens de la capitale sont dans l'usage de passer la belle saison à Motiers ou à Couvet. Outre les divers arts que ces peuples cultivent dans leur patrie, un grand nombre d'entr'eux, maçons ou charpentiers, partent tous les printemps, vont travailler à Genève et dans le pays de Vaud, et reviennent passer l'hiver dans le sein de leurs familles. Les femmes travaillent en dentelles, et cela avec tant d'assiduité que cet article est devenu dans ce pays-là l'objet d'un commerce très-considérable.

Par le dénombrement des habitants du Val-de-Travers, fait en 1764, on y a trouvé 90 horlogers, 28 négociants, 136 maçons, 736 faiseuses de dentelles et 3,847 âmes en tout. Que ces peuples aimables ne s'offensent point si on leur reproche ici quelque négligence par rapport à l'agriculture et l'économie rurale. Leurs champs sont à la vérité bien cultivés, mais ils ne cherchent point à dessécher leurs prés bas. Il

serait aisé d'employer les eaux de la Reuse pour améliorer les autres, comme cela se pratique dans plusieurs vallées du canton de Berne. Les étrangers ne peuvent voir qu'avec étonnement, qu'un aussi beau vallon soit presque entièrement dénué d'arbres. En augmentant et en repeuplant leurs forêts, ils se mettraient en situation de pouvoir exploiter les riches mines de fer dont ils sont environnés et d'établir des forges avec succès. On pourrait de même former de très-belles plantations en ce genre sur la grand'route qui est très-unie, dans les chemins de traverse et autour des villages, principalement à Motiers, où le vallon est le plus large. Les arbres aquatiques réussiraient très-bien dans les terrains bas et le long de la Reuse, dont les fréquents débordements rendent marécageuses les terres voisines de son lit. On dirait que cette belle rivière, présent riche et précieux de la nature, dont on pourrait tirer un parti si avantageux, tourne au dommage plutôt qu'au profit des peuples, ou qu'ils ne s'en servent que pour exercer différents arts, en négligeant de l'employer au plus essentiel de tous. On voit entre Motiers et Boveresse cinq ponts de pierre de taille, construits sur les divers lits de la

Reuse, qui en change souvent, se déborde et couvre la prairie voisine de sable et de cailloux. Il eût été bien plus simple, ce semble, de lui creuser un lit en droite ligne dès le pied de la montagne, de Saint-Sulpice à Motiers et de Motiers à Couvet. Quelque dispendieuse que paraisse d'abord l'exécution d'un tel projet, si l'on met en ligne de compte les pertes causées par les fréquentes inondations, les frais nécessaires pour l'entretien des ponts et des chaussées, l'agrandissement d'une surface utile, la bonification des prés, le desséchement de ceux qui sont devenus marécageux, on sentira aisément les avantages de ce dernier plan, même en n'estimant le profit et la perte que pendant cinquante ans. Au reste on pêche dans la Reuse d'excellentes truites saumonées, mais qui n'excèdent pas pour l'ordinaire le poids de deux à trois livres.

Après avoir vu le Val-de-Travers, les voyageurs prennent ordinairement l'un ou l'autre de ces deux partis, de s'avancer jusqu'à l'extrémité occidentale du pays et de rebrousser ensuite vers l'est pour arriver à la Brévine, qui est l'entrée du quartier appelé proprement les Montagnes, ou de gagner en droiture ce dernier

village en coupant au travers des hauteurs qui le séparent de Motiers. On décrira successivement ces deux routes. En supposant donc qu'on a préféré la première et qu'on est arrivé à Saint-Sulpice, immédiatement à l'issue occidentale de ce village se présente une gorge longue de deux portées de fusil, formée par deux rochers très-élevés et tellement près l'un de l'autre qu'ils ne laissent d'intervalle que la largeur de la grand'route. On a attaché, il y a fort longtemps, à l'un de ces rochers, une chaîne très-forte, qui a donné son nom à ce passage et sert à le fermer au besoin. Il serait aisé avec peu de monde d'arrêter dans ce lieu là un nombreux corps de troupes. En temps de guerre on établit un corps-de-garde dans un creux de rocher, que la nature semble avoir destiné à cet usage. Il y avait autrefois une tour de bois construite pour mieux défendre cette entrée du pays. On voit encore les restes d'un chemin couvert qu'on y avait pratiqué. Lorsqu'en travaillait en 1748 à élargir cette partie de la grande route, on trouva sous les débris d'une voûte qui croula, des fers de flèche de la plus forte trempe, des pièces de chêne dont on n'a pu découvrir la destination et quelques médailles

de bronze. Au sortir de cette gorge, on remarque un enfoncement formé par deux collines réunies et qu'on appelle la Combe à la Vuivra, du nom d'un serpent monstrueux qui s'était autrefois domicilié dans ces rochers et désolait les environs, au point qu'on fut obligé de faire passer la grande route de France par Buttes, où il y a encore un chemin nommé la Vie Saunier ou route du sel qui se voiturait par là. Ce fait est assez extraordinaire pour qu'on s'y arrête un moment et qu'on le rapporte avec ses principales circonstances en examinant ensuite les preuves sur lesquelles il est appuyé. On raconte donc, que vers la fin du XIV^e siècle un serpent monstrueux auquel on donnait le nom de Vuivra, qui paraît une corruption de celui de Hydre, s'étant placé dans les environs de la tour de Saint-Sulpice, dévorait les hommes et les animaux, et avait rendu la grande route de France absolument impraticable; qu'après avoir impunément ravagé ce quartier-là pendant trois ans, un particulier du village de Saint-Sulpice, nommé Sulpice Raymond, entreprit de délivrer sa patrie de ce fléau, et voici la manière dont il s'y prit. Il découvrit d'abord la caverne où ce monstre avait son gîte, il observa ensuite

qu'il allait chercher sa proie toujours à la même heure. Pour mettre à profit cette dernière circonstance, il fabriqua une caisse assez grande pour qu'il pût s'y placer commodément, elle avait des trous, le côté opposé au gîte était en pente et la partie supérieure garnie de verre. Il transporta cette caisse ainsi préparée près de la caverne, dans un lieu commode, et essaya de s'y placer plusieurs jours de suite, muni de petites pierres pour les jeter à l'animal qui, irrité d'abord de cette insulte, s'accoutuma cependant peu à peu à ce manège de même qu'à la vue de la caisse, restait tranquille dans son gîte et ne tardait pas à s'y endormir. Enfin Raymond observa que les rayons du soleil l'incommodaient et l'obligeaient à se replier entièrement. Il choisit donc un jour où l'astre brillait dans tout son éclat pour tenter cette aventure périlleuse. Il s'enferma dans sa caisse armé d'une arbalète et d'une pertuisanne. Le serpent, de retour de sa chasse, fit à son ordinaire le tour de la caisse, rentra dans son gîte, et incommodé par les rayons du soleil réfléchis sur le verre, s'y replia bientôt et couvrit entièrement sa tête. Raymond, parvenu au moment favorable, tire une première flèche; l'animal blessé s'agite avec

la plus grande violence ; d'autres flèches succèdent, et Raymond le jugeant assez affaibli par la quantité de sang qu'il lui voyait perdre, sort de la caisse, armé de sa pertuisanne et l'attaque, fait tous ses efforts pour lui couper la tête ; mais l'animal en se roulant l'accroche de sa queue et l'attire sous lui. Il se dégage heureusement après s'être longtemps débattu, reprend sa pertuisanne et laisse enfin le monstre expirant sous ses coups. Glorieux d'une si belle victoire, il s'empresse de l'annoncer aux gens de Saint-Sulpice. On se rassemble, on se rend en foule au lieu où s'était donné le combat, on y trouve l'animal sans vie et il est brûlé sur la place. Cet homme courageux survécut peu à son triomphe. Il mourut deux jours après, ou par le venin mêlé avec le sang dont il avait été couvert, ou de ses blessures, ce qui est plus vraisemblable. Telles sont les principales circonstances d'un fait qu'on regarde généralement comme vrai. Un ancien manuscrit qui existe, en fixe l'époque à l'année 1273. On a même vu un petit livre imprimé, qui contenait le détail qu'on vient de lire. Le peuple n'a pas manqué, selon sa coutume, d'y ajouter plusieurs traits fabuleux, et de donner à ce serpent

autant de têtes qu'à l'Hydre de Lerne. Outre les lieux voisins du village de Saint-Sulpice, qui portent le nom de Combe et de Fontaine de la Vuivra, on trouve encore au haut du terrain où était placée la tour, un rocher élevé qui sert de bornes entre la communauté de ce lieu-là et celle des Bayards et qui dans les reconnaissances, même les plus anciennes, est appelée la Roche à la Vuivra. Un service aussi essentiel pour la patrie méritait une récompense éclatante. Aussi la même tradition assure-t-elle que le comte Louis, sous le règne de qui cet événement arriva, affranchit de la main morte ce brave Raymond et tous ses descendants, exempta leurs terres de toutes censes foncières et dîmes, accorda à sa maison le droit de porter une enseigne et de vendre vin sans payer comme les autres l'impôt qu'on appelle le Tavernage. Qu'enfin il voulut que cette maison jouît du droit d'asile pendant vingt-quatre heures pour tout criminel qui s'y réfugierait. Des prérogatives si glorieuses, des avantages si considérables devraient avoir encore leur effet en faveur des descendants de Saint-Sulpice, et rien ne prouverait mieux la vérité de cette histoire. Mais outre l'ignorance qui régnait alors, la famille

Raymond est nombreuse, la branche en question s'est confondue avec les autres et est retombée au même niveau. On a travaillé, il y a quelques années, à en établir la généalogie particulière, on se propose de faire quelques recherches dans les dépôts publics, et si ceux du XIV^e siècle ont été conservés, elles ne seront pas vraisemblablement sans succès¹. Parmi les redevances personnelles dont Sulpice Raymond fut affranchi, était celle qu'on appelle l'émine de la porte, dont on sera peut-être bien aise de connaître l'origine. Avant que la baronnie du Val-de-Travers eût été réunie au comté de Neuchâtel, par l'échange qui se fit avec la maison de Vergy, plusieurs familles établies dans ce quartier là étaient obligées de faire la garde à la porte du château de Motiers. Mais depuis la réunion, le prince les en a dispensés, moyennant une émine de froment et deux charois en temps de vendange par année pour chaque feu tenant. Aujourd'hui, le froment se paie en

¹ Il existe à Saint-Sulpice des sculptures qui portent l'effigie de ce dragon à sept têtes. Comme les recherches faites sur la famille Raymond n'ont conduit à aucun résultat positif, l'existence de la Vuivra a été révoquée en doute. On a pensé que les lieux désignés par ce nom étaient ceux où, dans les anciens temps, s'arrêtaient les processions où figurait l'image du dragon (Saint-Georges).

nature , les charois sont appréciés. Les gens de cette condition-là sont appelés Francs sergents. En continuant à s'avancer vers l'ouest, on entre au sortir de la chaîne dans la juridiction des Verrières, qui comprend cinq communautés. Les trois premières contiguës forment la paroisse de ce nom, et les deux autres celle des Bayards. Il y en a une troisième au midi, qu'on appelle la Côte-aux-Fées : nous allons les parcourir successivement.

Le village des Verrières est grand, très-peuplé, les maisons y sont éloignées les unes des autres. Il est situé dans un vallon étroit, entre deux chaînes de montagnes parallèles, et couvertes de forêts. Le fond, qui est marécageux, fournit de la tourbe. Le reste du terrain, quoique assez pierreux, est fertile en grains et en pâturages. Les habitants sont en général actifs et industriels. Plusieurs s'adonnent au commerce que leur situation sur la frontière favorise, d'autres exercent des professions dont le produit se débite au dehors. On y compte environ trente négociants établis dans ce lieu, et un plus grand nombre encore qui portent vendre les dentelles chez les peuples voisins, autant d'horlogers et deux cents dentellières, connues

par leur habileté. L'horlogerie en particulier y fleurit. Les frères Tatet se distinguent dans cet art et en font un grand commerce, ils ont maison à Paris dans cet objet. David et Jean-Pierre Guye ont acquis de la réputation par les excellentes pendules qui sortent de leurs mains et qu'ils débitent en France et en Italie. On a établi aux Verrières une fabrique de toiles de coton qui occupe plusieurs ouvriers et une autre de cartes à jouer. On y trouve des armuriers, des serruriers, des faiseurs de romaines très-habiles, des fabricants de bas, etc. L'agriculture et l'économie rurale n'y sont pas négligées. Les habitants tirent aujourd'hui un grand parti de leurs excellents pâturages, où l'on nourrit ordinairement plus de quatre cents vaches; ils font des fromages qui se vendent avantageusement au dehors et produisent annuellement des sommes considérables. On remarque dans le village des Bayards, qui est à l'est des Verrières, les mêmes arts cultivés et la même activité. Une émulation générale semble animer les peuples et les porte à exceller, autant qu'il est possible, chacun dans le genre d'occupation auquel il s'est voué.

La paroisse de la Côte-aux-Fées est à une

lieue au sud des Verrières. Elle est composée de dix hameaux séparés et de plusieurs maisons écartées. Le temple est placé dans le plus considérable. Quoiqu'on y trouve divers artistes comme ailleurs, ses habitants s'adonnent principalement à l'agriculture et nourrissent un grand nombre de vaches et de chevaux, dont ils font commerce. Les fromages qu'on y fait sont très-estimés et la manière dont on y gouverne cette partie de l'économie rurale mérite de trouver sa place ici. Tous les habitants d'un hameau qui possèdent des vaches s'associent et louent un fruitier à frais communs. Chacun porte son lait bien mesuré dans le lieu destiné pour la fabrique des fromages, et tire sa part du petit lait, du seré et du beurre, si l'on en fait, proportionnellement à la quantité de lait qu'il a fourni. La saison écoulée, ils vendent leurs fromages en gros, paient le fruitier, de même que celui qui a fourni le logement et le bois, et partagent le reste selon le rapport des mises. Ceux des Verrières et des Bayards en font de même. Les pâturages des environs deviennent plus riches à l'aide de la marne qui abonde dans ces quartiers-là et qui sert d'engrais. Les lieux d'où on la tire sont connus par

la quantité merveilleuse de corps marins pétrifiés de toute espèce qu'on y trouve. On prétend que la Côte-aux-Fées était autrefois une seigneurie donnée en apanage à un fils naturel de Berchtold V¹, comte de Neuchâtel, qui y fit construire un château dont on voit encore les ruines sur une petite hauteur. Cette seigneurie doit avoir subsisté jusqu'à l'époque d'une peste² qui emporta la plus grande partie des habitants du lieu. Le terrain montueux et inégal qu'occupent ces hameaux est percé de diverses grottes plus ou moins vastes. Les principales sont d'abord, la Baume-aux-Chèvres, placée au haut du mont

¹ Peut-être y a-t-il erreur de nom. Louis, comte de Neuchâtel, donna en 1370 la terre de la Côte-aux-Fées au jeune Girard, de Neuchâtel, bâtard de son fils Jean-le-Bel. Les hameaux de la Côte-aux-Fées portant le nom des premiers colons, ne peuvent pas être antérieurs à l'usage des noms de famille permanents, c'est-à-dire au XIV^e siècle.

² Neuchâtel ne dut pas être épargné par ce terrible fléau en 1349. Cependant la dernière peste dont la tradition conserve le souvenir est celle de 1639. On la nommait la *maladie à la bosse*. Au midi du village des Verrières se voit encore le *champ des pestiférés*. Le *champ de la fia* est le lieu où, pendant la durée de la contagion, les assemblées du culte se tinrent en plein air. C'est ainsi que dans la froide montagne la peste se substitue au tilleul qui, dans la région tempérée, est l'arbre auquel se rattachent les souvenirs. Le château dont Osterwald fait mention est celui de *Roussillon*, dont on fait remonter l'origine à l'an 871. L'auteur de la Description passe sous silence la tradition ensuite de laquelle il aurait existé au *Crêt* (des Verrières) un château où des fouilles et quelques trouvailles auraient jadis été faites.

des Verrières, et qui sert de limites entre la Franche-Comté et l'Etat de Neuchâtel. Une seconde est au milieu d'une plaine remplie de rocailles; son entrée est assez grande; lorsqu'on y jette des pierres, on les entend bondir de rochers en rochers pendant six à sept minutes. Elle porte le nom d'un habitant de la Côte-aux-Fées, qui voulant se donner la réputation d'un magicien, s'y faisait dévaler et à son retour racontait les prétendues merveilles dont il avait été le témoin. On assassina, il y a plusieurs années, un homme près de cette grotte, les meurtriers y jetèrent son cadavre. Un de ses souliers resté dehors fut trouvé et reconnu. Zacharie Jeannet eut le courage de se faire descendre dans cette grotte profonde suspendu à des cordes, il découvrit le cadavre arrêté sur un banc de rochers à plus de deux cents pieds et l'un et l'autre en furent heureusement tirés.

Mais la plus célèbre de ces cavernes est celle qui porte le nom de Temple des Fées, d'où la paroisse elle-même a pris le sien et qui a été visitée par un grand nombre de curieux de divers pays; en voici la description : Cette caverne est à peu de distance du hameau appelé Derrière-le-Crêt et au midi de celui de Saint-

Olivier. Depuis le premier, on traverse une petite plaine unie qui conduit à une descente fort rude et ensuite à une espèce de plate-forme. De là on découvre un rocher élevé de 200 pieds tourné au sud, qui domine sur Longeaigue dont on a parlé et au pied duquel est une ouverture en forme de voûte surbaissée, large de six à sept pieds. C'est là l'entrée de ce fameux temple et l'on ne peut y pénétrer qu'en se traînant sur le ventre. Mais à peu de distance la voûte s'élève considérablement et l'on rencontre d'abord une espèce de vestibule surmonté de voûtes blanches comme de la neige, avec un pilier qui paraît avoir été fait exprès pour les soutenir. Après quoi tout le souterrain se partage en trois allées parallèles, ornées de pilastres qui s'élèvent depuis le fond de la grotte jusqu'aux voûtes et dont les deux latérales sont moins hautes et moins larges que celle du milieu. Tous ces pilastres ont été manifestement formés par la distillation successive des eaux du rocher supérieur, lesquelles se sont pétrifiées, aussi ne sont-ils pas unis mais irrégulièrement cannelés et présentent diverses figures bizarres. Les voûtes sont entièrement incrustées de la même matière. Les deux allées à droite et

à gauche n'ont de remarquable qu'une fontaine qui se trouve dans la seconde et a une légère saumure. L'allée du milieu, qui a environ deux cents pieds de long sur six de large, est d'une hauteur inégale, un sable fin et durci lui sert de plancher, et lorsqu'on est parvenu à son extrémité opposée, on trouve une ouverture plus grande que celle qui sert d'entrée. De là on découvre tout le Val-de-Travers et au pied un précipice dont la profondeur est de quatre cents pieds au moins. A l'opposite de cette allée il y en a une autre plus longue et plus étroite, qu'on n'a jamais parcourue dans toute son étendue. Tel est l'intérieur de cette caverne que l'opinion commune voudrait faire envisager comme un monument de la plus haute antiquité et un reste du paganisme, pendant que ce n'est sans doute que l'ouvrage de la nature qui s'est plu à l'orner de stalactites disposées avec plus de régularité qu'on ne les trouve ordinairement dans les autres souterrains de ce genre. Le rapport des trois allées qu'on y observe avec une nef et ses bas côtés est vraisemblablement ce qui a fait attacher l'idée d'un temple à cette grotte plutôt qu'à toute autre où la même architecture n'a pas lieu. Au reste, on ne doit point

terminer la description du Val-de-Travers sans ajouter que ses montagnes fournissent un grand nombre d'espèces rares de plantes médicinales excellentes et dont les botanistes font un cas singulier.

Les voyageurs que la curiosité a conduit aux Verrières ne s'éloignent ordinairement de ces quartiers-là qu'après avoir vu le château de Joux, qui est à une lieue vers l'ouest. C'est un fort situé sur une pointe très-élevée du Jura; il commande le passage qu'une coupure dans la chaîne de cette montagne a procuré et qui conduit en Franche-Comté. On peut remarquer encore dans les environs les sources d'une petite rivière appelée la Venoge, qui coulant vers le midi, partage naturellement ses eaux en deux moitiés dont l'une se rend dans le lac de Genève et de là par le Rhône dans la Méditerranée au sud, pendant que l'autre entre dans le lac de Neuchâtel, d'où par sa communication avec celui de Bienne et de là avec l'Aar et le Rhin, elle va grossir l'Océan au nord. Ce fait singulier prouve combien cette partie du comté de Neuchâtel est élevée en comparaison des pays voisins. Après avoir vu le château de Joux, on revient sur ses pas et en tirant vers le nord-est

au travers des Verrières, on gagne les Bayards et de là la Brévine, par des chemins montueux et remplis de pierres. On a formé le dessein de les rendre meilleurs et même de pratiquer une grande route qui, en traversant les vallons des Montagnes conduirait de Pontarlier dans l'évêché de Bâle. On espère que ce projet, qui procurerait des avantages considérables à une partie des peuples de l'Etat et faciliterait le transport des marchandises, ne restera pas sans exécution.

Telle est la première des deux routes dont on a parlé. Si les voyageurs que cet itinéraire pourra intéresser se déterminent à suivre la seconde, qui est plus courte, ils ne passeront pas Saint-Sulpice, mais revenant à Môtiers ils se rendront au village de Boveresse, et à la sortie de ce dernier ils auront à traverser par un chemin étroit, rapide et pierreux une nouvelle chaîne de montagnes couvertes de forêts avec quelques champs par intervalles. Après avoir monté assez péniblement pendant une heure, on trouve sur la droite du chemin une gorge resserrée entre deux rochers perpendiculaires et très-élevés. Là se précipite un ruisseau assez abondant, dont les eaux coulant des montagnes supérieures et au travers d'un terrain

marécageux sont rassemblées dans un étang construit au-dessus. Un particulier, nommé Henri Petitpierre, osa, il y a environ trente-cinq ans, entreprendre d'établir dans l'intervalle de cette fissure, qui n'a que quinze pieds de large et au moyen de quelques entailles faites au roc à droite et à gauche, des bâtiments destinés à contenir des moulins à planches et à grains. Ces bâtiments au nombre de deux sont placés perpendiculairement l'un au-dessus de l'autre. Le premier, qui est au niveau du terrain supérieur, a une scie industrieusement construite en partie dans le rocher, à l'aide de laquelle on peut mettre en planches les plus gros bois. De là on descend par un escalier de soixante-six marches, dont les deux dernières sont dans le roc. C'est le lieu où est placé un moulin qui marche avec une telle rapidité, que tout le bâtiment et l'escalier tremblent lorsqu'il est mis en mouvement. Le peu de largeur de cette fissure a obligé le meunier de travailler dans le roc vif pour se procurer l'espace nécessaire. A côté du moulin est une petite cheminée pratiquée de même pour pouvoir se chauffer en hiver. Les roues sont à pots, celle du moulin a son arbre emboîté de part et d'autre dans le roc. Il

faut observer enfin que ces bâtiments se trouvent placés sur un précipice affreux, que les rochers voisins surpassent de deux cents pieds en hauteur à droite et à gauche le lieu où est la scie, et qu'au dessous du moulin l'eau tombe par cascades et avec grand bruit dans une vallée profonde de plus de quatre cents pieds, d'où elle se rend après plusieurs détours dans la rivière de Reuse auprès de Couvet. On ne peut voir sans étonnement l'exécution d'une entreprise aussi hardie qui, au pied de la lettre, met en l'air la fortune du propriétaire de ces bâtiments. Après deux heures d'une marche assez pénible à cause des hauts et des bas qui se présentent continuellement, on parvient à la Brévine. Tout le pays intermédiaire n'offre à la vue que des monts entassés les uns sur les autres avec de petits vallons et des maisons dispersées. Elles sont commodes, bâties en pierre et couvertes de bardeaux, comme toutes celles des villages qu'on trouve dans les Montagnes. Les hauteurs qui bornent le Val-de-Travers au nord et au sud, dans toute sa longueur en renferment un grand nombre dont plusieurs ne sont habitées que pendant l'été. On y conduit alors les bestiaux afin de profiter des pâturages

qui les environnent. Il s'y fait une grande quantité de fromages peu inférieurs à ceux de Gruyères, que l'on vend dans les pays voisins et qui forment l'objet d'un commerce considérable et lucratif.

La Brévine, qui a sa juridiction particulière, est située à peu près au milieu d'un vallon dont la longueur est de deux lieues. Ce village est grand, les maisons dont il est composé sont pour la plupart dispersées, les autres réunies au centre où est le temple forment une espèce de bourg, la même chose a lieu dans presque tous les villages de ces quartiers-là. On trouve à la Brévine plusieurs négociants et des artistes en divers genres comme ailleurs, il s'y fait et dans les environs une très-grande quantité de fil à dentelles qui donne lieu à un commerce très-avantageux; depuis cet établissement le prix du lin y a augmenté du double. Les habitants ont inventé des rouets à deux bobines, dont l'une file et l'autre retord, et qu'une seule manivelle met en mouvement.

Près de ce village est une source d'eaux minérales, autrefois célèbre et très-fréquentée, mais presque entièrement abandonnée aujourd'hui. Elle fut découverte en 1654 et charrie un ocre

ferrugineux. Il y a lieu de présumer que placées sous un climat moins rude, ces eaux, dont les vertus sont connues par le grand nombre de belles cures qu'elles ont faites, attireraient encore le même nombre de buveurs. C'est sans doute à la peine qu'on se fait d'aller les prendre sur les lieux, qu'est due l'expérience suivante. On remplit des bouteilles à la source et on les bouche d'abord exactement, les eaux blanchissent et se troublent. Si l'on met ensuite ces bouteilles dans un lieu frais pendant l'hiver, elles déposent un limon considérable, qui en les agitant chaque jour une fois, se dissout entièrement au printemps suivant. De sorte que les eaux recouvrent leur limpidité primitive, ont le même goût et soutiennent les mêmes épreuves qu'au sortir de la fontaine où elles ont été puisées.

A l'extrémité occidentale de la paroisse de la Brévine se voit un grand étang qui porte le nom de lac d'Etalières et peut avoir demi-lieue de long de l'est à l'ouest. Il est séparé en deux par des marais, et forme lorsque les eaux en sont basses, deux lacs qui communiquent entre eux par un petit ruisseau. Le moins considérable à l'est existe de temps immémorial et sa profon-

deur est telle qu'on n'a pu encore la déterminer. La grande partie du lac à l'ouest était anciennement une forêt de sapins et autres bois dont le terrain s'enfonça et fut submergé au XIV^e siècle. La tradition porte que lorsqu'on y pêcha pour la première fois, on en tira un cerf dont les cornes étaient dans des branches d'arbres. On y prend aujourd'hui des truites et d'excellents brochets dont quelques-uns pèsent jusqu'à dix-huit livres. Au midi de ce lac sont trois moulins et un battoir construits en terre avec une adresse singulière. Il y a cinq citernes placées à des profondeurs différentes, en pierres de taille et dont chacune contient une roue. L'eau qui met ces roues en mouvement, passe dans des voûtes aussi souterraines et a deux chutes successives, de sorte que pour la conduire d'une citerne à l'autre il a fallu pratiquer trois voûtes et deux arcades. La première qui reçoit l'eau au sortir du lac a soixante-sept pieds de long sur quatre de large et cinq de haut. Elle est coupée dans le milieu par une écluse en pierres et en bois de chêne pour diriger et économiser l'eau à volonté. Les trois premières citernes sont contiguës et fondées sur des arcades pour lui donner successivement passage; leur

diamètre est d'environ treize pieds et elles sont couvertes par les bâtiments qui contiennent les moulins. Une quatrième citerne qui suit, mais de moindre capacité que les précédentes, servait pour mettre en mouvement une scie que l'on a abolie. Toutes ces roues sont faites à l'ordinaire et ont autour de douze pieds de diamètre, l'arbre de celle qui porte la meule courante du moulin inférieur a trente-cinq pieds de long. A l'extrémité méridionale du premier bâtiment qu'on vient de décrire est une voûte souterraine de trente pieds en longueur sur une hauteur de vingt-quatre pieds. Elle reçoit l'eau des trois moulins supérieurs et la conduit par une pente rapide dans la dernière citerne, qui a quarante pieds de profondeur et procure un nouveau moulin qu'on n'a pu construire dans un tel lieu sans une hardiesse et une industrie dont l'effet mérite l'attention des curieux. Enfin une dernière voûte porte l'eau dans des entonnoirs à cent pieds plus bas que le terrain et elle s'y perd au travers des fentes des rochers. Lorsqu'il se fait de grands débordements, les eaux remontent jusques dans le lac sans qu'il en résulte aucun dommage pour les bâtiments et les moulins par la solidité avec laquelle ils sont établis.

Cet emplacement fournit une source presque intarissable, puisque pendant les sept dernières années, ces moulins n'ont manqué d'eau que pour quelques jours, quoiqu'il y ait eu de grandes sécheresses dans cet intervalle. On prétend au reste avec assez de vraisemblance que les eaux de ce lac vont par des conduits souterrains former la source de la Reuse dont on a parlé.

Au nord-est du village de la Brévine, est un grand marais tremblant qui fournit de la tourbe et l'on trouve une grande quantité de sapins enfoncés à quelque profondeur dans la terre. Les habitants les en tirent par morceaux, les font sécher et les brûlent. On trouve au nord-ouest et à une demi-lieue de distance, une montagne appelée le Châtelot, d'où l'on découvre toute la seigneurie de Morteau, qui fait partie de la Franche-Comté. Cette montagne, que les amateurs de l'histoire naturelle ne manquent pas de visiter, est de pierre calcaire jaunâtre, sous laquelle sont placés des lits profonds d'une marne bleue et dure, coupée presque perpendiculairement du côté de la France. Ces couches de rochers et de terres contiennent une multitude incroyable de corps marins pétrifiés, des coclites, des strombites, des ammo-

nites, des tubulites, des boucardites, des ostracites, des musculites, des lythophytes de plusieurs espèces, des astroites, des entroques, ou articulations d'insectes de mer. On peut voir la description de toutes ces richesses dans l'ouvrage de M. Bourguet sur les pétrifications¹ et dans ceux de M. Bertrand, tels que la Structure de la terre, l'Usage des montagnes et le Dictionnaire oryctologique.

Il paraît qu'à la Brévine, de même que dans plusieurs autres lieux de ces montagnes, le goût des habitants pour les arts mécaniques fait tort à l'agriculture. Point de nouvelles plantations d'arbres pour remplacer le bois que ces mêmes arts et les besoins journaliers consomment. On ne s'attache pas avec assez de soin à la conservation et à l'économie des forêts dont le dépérissement total rendra quelque jour ces contrées inhabitables. Croirait-on que dans un pays qui en était autrefois entièrement couvert, la cherté actuelle et toujours progressive du bois ait réduit ces peuples à se servir de tourbe et à tirer de leurs marais des racines de sapins à demi-

¹ Bourguet, qui était professeur à Neuchâtel, a, par cet ouvrage imprimé en 1790 et qui est le résumé de la science de cette époque, puissamment contribué à attirer les étrangers sur le champ fécond de ses études.

/ 4

pourries ? Il leur conviendrait aussi de prendre en objet le lin qu'ils cultiveraient selon toute apparence avec succès et dont ils savent tirer un parti si avantageux. En creusant des fossés, ils dessécheraient leurs prés marécageux qui ne produisent que de mauvais foin. Tout annonce, en un mot, chez ces peuples nombreux et pleins de génie, trop peu d'attention pour divers articles importants qui font cependant la richesse la plus solide et la plus inaltérable d'un pays.

De la Brévine on prend la route du Locle, qui en est à deux lieues à l'est et l'on traverse dans cet espace un terrain assez uni et couvert d'une longue suite de maisons dispersées, à droite et à gauche du grand chemin. Chaque propriétaire a ses possessions autour de la maison qu'il habite et sous ses yeux. Elles sont séparées par des murs sans chaux, peu élevés et qui bordent aussi la chaussée. Toutes ces maisons ne composent qu'une seule paroisse appelée la Chaux-du-Milieu. Le temple est à peu près à la même distance des deux extrémités. C'est proprement une suite de petits vallons qui s'étendent du sud-ouest au nord-est. Ils forment autant de bassins, les eaux y croupissent dans les parties les plus basses, s'en échappent par

des fissures de rochers ou des entonnoirs qu'elles se sont creusé et se perdent dans des cavernes souterraines. Il semble qu'un canal qui occuperait le fond de chacun de ces vallons et en recevrait les eaux procurerait à ce pays-là divers avantages précieux. Il en favoriserait l'évaporation et l'écoulement, servirait à dessécher une portion considérable du terrain et contribuerait à rendre l'air plus pur, en dissipant au moins en partie les brouillards dont ces vallons sont fréquemment couverts. Peut-être même qu'à l'aide d'un nivellement exact on trouverait les moyens de faire écouler quelques-unes de ces eaux dans des vallées voisines qui sont plus basses, ce qui augmenterait encore la surface d'un terrain utile.

La montagne qui règne sur la gauche de la route que l'on suit est, de même que l'autre chaîne parallèle, couverte de sapins par intervalles. C'est la frontière de la Franche-Comté. En considérant la différence frappante qui se trouve entre les habitants de cette province et ceux des montagnes limitrophes de la principauté de Neuchâtel, relativement au caractère, au génie, aux connaissances et au bien-être en général, on ne peut s'empêcher de reconnaître

les effets naturels et nécessaires de la liberté, comme de la douceur et de la sûreté du gouvernement. Ces derniers, exempts de charges et d'impôts, peuvent se promettre de jouir constamment dans le sein de la paix, de tous les fruits de leur travail. Il n'en faut pas davantage pour exciter le génie et faire éclore les talents. L'éducation les forme, l'expérience et l'émulation les perfectionnent. Depuis le commencement de ce siècle, la population et l'industrie ont fait des progrès étonnants dans ces montagnes. A mesure que le goût pour les arts et le commerce s'y est fortifié, celui qui portait ces peuples à prendre le parti des armes s'est affaibli. De jeunes artistes y contractent hardiment des mariages, assurés de trouver dans leur patrie les moyens d'occuper utilement leurs enfants des deux sexes et pour ainsi dire, dès le berceau. « Les vues d'avancement ou de fortune, « dit un écrivain célèbre, les agréments de la « société, la beauté du climat, la politesse des « mœurs, les lois contre les émigrations, ne « sont que de faibles liens pour attacher à sa « patrie une âme forte et qui sent toute la « dignité de son être. Mais ce qui l'y attache « véritablement, c'est la possession paisible de

« tous les droits naturels et civils, c'est la certi-
« tude de vivre sous la protection des lois, de
« ne connaître, de ne craindre qu'elles, c'est la
« conviction intime que le faible n'a point à
« redouter l'oppression du puissant, qu'il est
« des tribunaux établis pour le défendre ou le
« venger. Voilà les grands liens de toute société
« humaine, voilà les vrais biens dont la pri-
« vation change en déserts et en ruines les plus
« belles contrées, mais dont la jouissance heu-
« reuse et sûre couvre d'habitants les mon-
« tagnes et les rochers. »

Il est inutile de dire ici que l'on travaille beaucoup en pendules, en montres et en dentelles à la Chaux-du-Milieu. On y retrouve les mêmes talents et la même émulation. Il suffira d'observer que deux frères de cette paroisse fabriquent des instruments de musique tels que des hautbois, des flûtes, des bassons, des cors de chasse, etc., qu'ils débitent principalement en Allemagne et qu'un autre artiste fait des fers gauffriers renommés; ces deux ateliers méritent d'être vus. A l'extrémité orientale des vallons qu'on a traversés et en tournant un peu au nord, est une forêt de sapins par laquelle on entre dans la vallée du Locle qui est plus basse.

Autrefois le chemin était mauvais et la descente très-rapide, mais on y a remédié efficacement. On ne peut assez louer l'attention que l'on donne en général, depuis quelque temps, à l'amélioration des routes qui conduisent aux différents villages des montagnes. L'inégalité de la surface et la nature du sol rendent ce soin indispensable. Les étrangers, que la curiosité ou le commerce y attirent n'en attendent pas moins d'un peuple qui vit dans l'aisance et est trop éclairé pour méconnaître ses vrais intérêts.

C'est dans les villages du Locle et de la Chaux-de-Fonds, qui forment deux juridictions séparées, que se trouve le centre de l'industrie des montagnes. La première de ces deux paroisses comprend d'abord un très-grand nombre de maisons écartées, plusieurs réunies composent de petits hameaux, d'autres enfin présentent aux environs du temple un bourg considérable et bien bâti. A un quart de lieue de ce bourg et vers l'ouest, est un quartier appelé les Roches. On y voit un rocher élevé dont la partie inférieure est creuse et forme une caverne spacieuse et profonde. Ce rocher servait d'abord uniquement d'entonnoir naturel. Les eaux de la vallée s'y étaient frayé un passage à la longue et

avaient pratiqué ces cavités souterraines pour leur écoulement. Un particulier du Locle, nommé Jonas Sandoz, comprenant l'avantage que l'on pourrait tirer de ces circonstances, surtout dans un pays qui n'a point d'eaux courantes, eut le courage, l'adresse et la patience de faire construire dans ces cavités quatre moulins et un battoir, perpendiculairement les uns sous les autres, lesquels servent aujourd'hui aux besoins de ses compatriotes. A la lueur de plusieurs lampes on introduit dans ces demeures profondes les étrangers curieux d'examiner une merveille de la nature et de l'art; mais on doit les prévenir qu'à raison de l'humidité et de la boue qu'on y trouve, ils feront bien d'accepter l'offre que fait le meunier de revêtir ses habits pour quelques moments. Voici la description de ce lieu singulier. L'intérieur est une caverne, entourée de roc, creusée naturellement et perfectionnée par un travail opiniâtre. Elle a au niveau du terrain 117 pieds de vide en longueur sur 37 $\frac{1}{2}$ en largeur. Son entrée a 23 pieds de large et 20 de haut. Dès qu'on l'a passée on trouve les deux moulins supérieurs placés l'un à côté de l'autre. Sur la droite plus bas a été construit un battoir dont l'arbre qui

porte la roue, posé perpendiculairement, a 50 pieds de long jusqu'à son rouage. Le troisième moulin est à 48 pieds plus bas que les deux premiers et le quatrième à 32 pieds au dessous du troisième. La caverne qui se rétrécit insensiblement n'a plus à cette profondeur là que 24 pieds de large sur environ 30 de haut, elle continue à devenir plus étroite jusqu'au fond, où commencent les goufres dans lesquels les eaux se perdent. Ces quatre moulins ont chacun un double rouage construit et placé dans la partie inférieure de la caverne. On a pratiqué un canal de 200 pieds de long sur trois de large et cinq de haut pour y conduire l'eau nécessaire, il y en a encore trois autres d'environ 150 pieds de long et qui sont destinés à servir de communication entre ces moulins et leurs rouages. Les emplacements de ces derniers de même que ces canaux ont été taillés dans le roc vif, ce qui n'a pu se faire sans un travail immense. On voit encore les coups de marteau et de ciseau dans toutes ces différentes parties de la caverne, et l'ouvrage est assez proprement fait. Il a fallu de plus ménager la place nécessaire pour les escaliers qui conduisent aux divers étages de ce souterrain. Aux deux moulins supé-

rieurs la distance des rouages du haut à ceux du bas est de 25 pieds, au troisième elle est de 30 pieds et au quatrième de 60. Près de ce dernier est une nouvelle cavité dans le roc, assez spacieuse pour servir de second chantier. On y dévale les roues démontées, on y rassemble leurs pièces, et on transporte ensuite chaque roue au lieu qui lui est destiné. A 30 pieds plus bas que ce chantier est une dernière cavité appelée la Chaudière, où toutes les eaux s'abîment et disparaissent.

Près des moulins que l'on vient de décrire, se voient deux rochers très-élevés, réunis dans leur pied par une couche de pierre calcaire beaucoup moins haute que le reste. Cette couche forme un triangle solide dont la base est de 770 pieds et la hauteur perpendiculaire d'environ autant. A l'opposite, c'est-à-dire, vers la frontière de la Franche-Comté est une vallée profonde plus basse et plus étendue que celle du Locle. Il serait donc assez facile de percer cette masse, et le succès d'une telle entreprise procurerait des avantages bien supérieurs aux frais qu'elle occasionnerait. Par là on rassemblerait les eaux de ces vallons, on leur donnerait une issue extérieure, on établirait sur leur

cours un grand nombre de rouages, on desséchait les marais voisins qui occupent et rendent inutile une grande surface, toujours précieuse dans un pays aussi peuplé. Par là on ouvrirait une communication plus abrégée et plus commode avec la province voisine. Il n'est aucun voyageur qui ne se soumit agréablement à payer un léger impôt, pour gagner une grande lieue de chemin et avoir une montagne de moins à traverser; car telle serait la différence entre la route actuelle et celle qu'on ouvrirait entre ces deux rochers. On tirerait encore parti de cette quantité immense de bois qui périssent sur le revers aujourd'hui impraticable de cette montagne. Ce qu'on exigerait des passants dédommagerait à la longue et pour le moins les entrepreneurs, et l'augmentation du prix des terres desséchées et rendues fertiles tournerait manifestement au profit du souverain. Il est surprenant que tant d'avantages sensibles, réunis et présentés à un peuple également actif, industrieux et opulent, n'aient point donné lieu jusqu'ici à quelque association pour entreprendre un ouvrage dont on peut regarder le succès comme infaillible. C'est ainsi que près de Geisswyl dans la vallée de Sarnen, qui fait partie du

canton d'Unterwald, on a ouvert un canal souterrain pour dessécher les terres, en faisant écouler les eaux dans un vallon plus bas. Des Tyrolois ont entrepris ce travail à prix fait et ont réussi. Sur la hauteur voisine de ces rochers est la maison de M. Sandoz des Roches, petit-fils de celui qui fit construire les moulins dont on a parlé, et aujourd'hui maire du Locle. Il possède un cabinet d'histoire naturelle qu'il a la complaisance de faire voir aux curieux et qui est très-artistement distribué.

Le vallon du Locle a la figure d'un bassin dont les bords sont escarpés. Le nom de ce village semble indiquer qu'anciennement ce fond était occupé par un étang ou petit lac, dont les eaux se sont successivement écoulées en se faisant passage au travers du rocher où sont les moulins. On en a pratiqué d'autres le long d'un petit ruisseau qui coule de l'est à l'ouest et leur fournit l'eau nécessaire. Ce ruisseau, qu'on nomme le Bied, forme après de longues pluies une espèce d'étang. Quelques personnes prétendent que les poissons en ont disparu depuis le temps où l'on y lavait des toiles peintes qui se fabriquaient au Locle. Une telle expérience bien vérifiée confirmerait l'opinion de ceux qui

attribuent la diminution très-sensible de la quantité de poissons dans le lac de Neuchâtel au lavage des indiennes; mais il y a bien de l'apparence que la véritable cause de cette perte est le défaut de police pour la grandeur de la maille des filets et les temps de la pêche, jointe à l'aisance générale qui doit augmenter la consommation de ces mets délicats. S'il reste quelque incertitude à cet égard, ce serait une nouvelle raison de prendre en objet cet article si intéressant pour les peuples. Le temple du Locle est vaste et nouvellement rebâti. Il est orné d'une grosse tour en pierres de taille avec une sonnerie de cinq cloches. C'est un habitant du lieu qui a été l'architecte de ce bâtiment. On y voit plusieurs tombeaux avec des épitaphes, et en particulier celui de la fille d'un officier-général qui commandait les Suédois en Franche-Comté sous le règne de Gustave-Adolphe.

Par le dernier dénombrement, on a compté dans cette paroisse 3,095 âmes, 331 horlogers, 726 ouvrières en dentelles, 56 négociants, 78 orfèvres ou monteurs de boîtes et 15 fabricants de bas. Pour ce qui concerne l'horlogerie, qui fait la principale occupation des habitants de ce lieu, les uns s'appliquent aux branches

multipliées de cet art, d'autres se bornent à acheter ce que le travail journalier produit et en font commerce, des troisièmes enfin s'occupent à fabriquer tous les différents outils dont les horlogers ont besoin. Ils en ont même inventé plusieurs qui contribuent également à la perfection de la main d'œuvre et à l'économie du temps. Mais rien ne peut donner une plus juste idée des talents de ces peuples qu'une histoire abrégée de l'établissement de l'horlogerie parmi eux, comparé avec la rapidité étonnante des progrès qu'elle a fait au Locle et à la Chaux-de-Fonds. Le premier fondateur de cet art dans les montagnes a été le sieur Daniel Jean-Richard, dit Bressel, père de M. Jean-Jacques Richard, dont on parlera dans la suite et à qui l'on doit les détails suivants. Il naquit à la Sagne en 1665. Un nommé Peter, marchand de chevaux, apporta en 1679, à son retour dans sa patrie, une montre faite à Londres, meuble absolument inconnu aux montagnes. Elle s'était dérangée pendant son voyage, cet homme fut voir le père de Daniel Jean-Richard, il remarqua divers petits ouvrages du fils et le jugea assez habile pour raccommoder sa montre, qu'il voulut bien lui confier. Ce jeune homme se mit en tête d'en

faire une pareille. Il fallait auparavant imaginer et fabriquer tous les outils nécessaires de même que les ressorts, la boîte et les autres assortiments, sans avoir dans sa position aucun secours qui pût lui faciliter le succès. Mais par son génie, soutenu d'un travail opiniâtre, il parvint au bout d'une année à avoir assez d'outils pour commencer sa montre, qui fut achevée six mois après. Cette pièce, jointe à plusieurs autres parties nécessaires de son établissement, attira chez lui les plus curieux de ses voisins, qui lui commirent des montres. Il les travailla avec la plus grande activité, et n'interrompit ce genre d'occupation que pour enseigner l'orfèvrerie à deux de ses frères. Il s'appliqua aussi à la gravure, dont il avait besoin pour l'horlogerie. Il a fabriqué la première machine à fendre les roues qui ait paru en Suisse et sans en avoir jamais vu de pareilles. Un étranger lui apprit qu'il y en avait une à Genève, il s'y rendit exprès pour l'examiner, son voyage fut infructueux parce qu'on en faisait un mystère, mais il vit des roues fendues et il comprit que cette opération devait se faire au moyen d'une roulette et d'une plate-forme chargée de nombres pour déterminer celui des dents et en rendre

les intervalles parfaitement égaux. De retour chez lui, il se mit à travailler et parvint enfin à construire cette machine si utile pour l'horlogerie. Dans la suite il en pourvut plusieurs de ses confrères jusqu'à ce que des ouvriers parurent qui s'occupèrent uniquement de cette espèce de travail. Favorisé par cette heureuse découverte, le sieur Richard reprit ses occupations ordinaires et réussit à faire de petites pendules et même des montres à répétitions dans le goût de ces temps-là. Il fut pendant quelques années le seul horloger des montagnes et eut pour premier confrère le sieur Jacob Brandt, dit Gruyerin, de la Chaux-de-Fonds, qui fit sous sa direction un apprentissage de quelques mois, pour l'horlogerie, la gravure et la dorure. On ne doit pas être étonné si cet homme de génie se rendit bientôt célèbre et s'il forma un nombreux atelier, de sorte qu'on peut le regarder comme le premier mobile des talents de ses compatriotes. Il quitta enfin la Sagne au commencement de ce siècle et vint s'établir au Locle où il est mort en 1741. Ce fut là qu'il enseigna l'horlogerie à ses cinq fils, lesquels y exercèrent seuls cette profession jusqu'à ce que quelques jeunes gens curieux de s'y former se

mirent en apprentissage chez eux, et devenus maîtres à leur tour, ont formé de nouveaux artistes. Tels ont été les premiers et faibles commencements d'une fabrique devenue en peu de temps si florissante. Pour connaître sa force actuelle il suffit de dire que selon l'estimation modérée de diverses personnes bien instruites sur ce point, il se fait chaque année au Locle et à la Chaux-de-Fonds collectivement, au moins 15,000 montres en or ou en argent, sans compter un très-grand nombre de pendules simples et composées. Tous les ouvriers dont on peut avoir besoin pour la perfection du travail se trouvent dans l'une et dans l'autre de ces deux paroisses. Finisseurs, doreurs, peintres, émailleurs, graveurs, monteurs de boîtes de toutes les sortes, même en or de diverses couleurs, faiseurs de chaînes, de ressorts, de cadrans, d'aiguilles, etc. Les femmes secondent les hommes dans ce genre d'occupation, elles sont doreuses et polisseuses. On y fait aussi tous les outils nécessaires aux horlogers, plateformes, machines à fendre les roues, grammaires pour les construire avec toute la justesse possible, outils pour les roues de rencontre et de champ, pour les roues de répétitions, pour

travailler les fusées au tour, machines pour finir et arrondir les dentures, de même pour tourner les balanciers, compas pour perfectionner l'engrenage, pour replanter, c'est-à-dire, placer exactement dans la direction perpendiculaire toutes les pièces d'une montre, etc. Plusieurs de ces machines ont, comme on l'a dit, les gens du lieu pour inventeurs. Ils tiraient jadis les autres de Paris et de Londres; ils les fabriquent toutes aujourd'hui et même en fournissent aux plus célèbres horlogers de ces deux grandes villes. La perfection de cet art doit trop à ceux du Locle et de la Chaux-de-Fonds, pour que les noms des plus distingués d'entre eux ne se trouvent pas placés dans cette description, tels qu'on a pu les connaître. Ceux que l'on omettra par ignorance pure ne seront pas moins en droit de faire partie d'une énumération qu'on ne saurait au reste rendre exacte sans donner nécessairement, vu leur grand nombre, dans une longueur excessive. Les sieurs Abraham Robert, et Daniel Perrelet, sont les principaux ouvriers du Locle pour la construction des outils. Le premier, habile horloger, a inventé la machine qui sert pour l'engrenage en petit volume. Le second est excellent quadraturier

et l'outil à replanter perpendiculairement lui doit sa découverte. Son fils Abraham-Louis fait des montres à rochet et à cylindre. Le sieur Abraham Robert a eu le premier l'idée de l'échappement à repos. Le sieur Jonas-Pierre Ducommun passe pour l'un des plus habiles horlogers en gros volume, comme le sieur Jonas Perret-Janneret, en petit volume. Le sieur Daniel-Othenin Girard est un fondeur très-expert pour les ornements en bronze et en cuivre que l'on ajoute aux cabinets de pendules. M. le major David Huguenin, émailleur, fait des cadrans de dix-huit pouces; il en envoie jusqu'à Varsovie et à Constantinople. M. Dubois, qui s'est rendu célèbre à Londres par ses talents, est le meilleur peintre en émail. M. Jean-Jacques Richard fait le commerce d'horlogerie et occupe un grand nombre d'ouvriers. Sa complaisance pour les étrangers, que la curiosité attire dans les montagnes, égale la profonde connaissance qu'il a acquise des ouvrages de ce genre. Il a fait fabriquer des montres à répétition dont la boîte et le cadran sont de cristal et dans lesquelles les roues sont placées de manière que l'on peut en voir tout le mécanisme et le mouvement intérieur sans les ou-

vrir. Le sieur Jean Diedey est renommé pour les faux étuis de montres de poche, en chagrin, ou imitant le jaspe et l'agate. Outre les artistes qui appartiennent à l'horlogerie, le Locle en contient plusieurs dans d'autres genres. Le sieur Jonas Courvoisier-Clément fait des balanciers pour les essayeurs des monnaies. Il a inventé une machine que l'eau fait mouvoir et qui sert à séparer avec toute l'économie possible l'or et l'argent que contiennent les cendres des orfèvres. Il a construit une petite balance qui roule sur deux rubis, dont le balancier est d'or et que la cinq centième partie d'un grain fait trébucher. Messieurs les frères Perret, sont fameux par le secret qu'ils possèdent pour la fabrication des moulins Guimpier, nécessaires aux tireurs d'or et aux manufactures de galons. Le sieur Houriet s'est fait la plus grande réputation dans l'art de la gravure par son goût et la délicatesse admirable de son burin ; telle est la célébrité de tous ces artistes, que l'on trouve rarement des ouvrages finis dans leurs divers ateliers. Ceux à qui ils ont mis la dernière main sont vendus et livrés au moment même ; ils ne travaillent que par commission et pour le compte des marchands horlogers. Outre ceux du lieu, il

y en vient continuellement des pays voisins que le commerce y attire. Indépendamment de cet article, on négocie beaucoup au Locle en bestiaux et autres objets. Un marchand de chevaux, le sieur Jacot-Baron, en a fourni jusqu'à 8,000 pour l'artillerie, tirés de divers endroits de la Suisse, et cela dans une seule campagne de la dernière guerre, sans parler des chevaux de remonte. On voit aussi dans ce bourg, un grand nombre de boutiques bien assorties en étoffes de soie, draperies, toiles, quincaillerie, etc., les marchands tirent tout de la première main et fréquentent les plus célèbres foires. Il ne faut pas omettre deux observations intéressantes, l'une que des particuliers aisés ont formé au Locle par leurs contributions volontaires et successives une chambre de charité qui jouit d'un revenu considérable. Une fondation pareille a été faite à la Chaux-de-Fonds et par les mêmes moyens. Les pauvres de ces deux paroisses y sont assistés selon leurs divers besoins et occupés proportionnellement à leurs forces et à leurs talents. L'autre observation est que l'on trouve une source d'eaux minérales ferrugineuses dans un lieu près du bourg, qu'on appelle la Combe Girard. On peut ajouter encore que parmi les

monticules qui environnent le Locle, il en est un qui porte le nom de Crêt-Vaillant, en mémoire de ce qu'une troupe de soldats Francs-Comtois ayant fait une course pour piller ce lieu-là, les femmes du Locle se rassemblèrent, fondirent sur eux, les battirent et même enlevèrent leur drapeau¹ que l'on suspendit dans le temple,

¹ Voici le fait tel qu'il est raconté dans un fragment conservé de la Chronique des chanoines : « Deux jours après la feste de la Nativité de Nostre Dame passèrent le Doubs six cent (aucuns disent octe cent) Bourguignons desseignant faire sacs et pillai-ges ès Brenets, Locle et lieugx proches, aussi ès maix et cernils le long des *Chax* (Chaux); de quoi incontinent adverti *Jehan Droz*, bon et sage notabile compaignon, alla promptement sonner la cloche au moustier du Creux, disant à tous hommes forts de courre aux armes, et se parassembler en certain lieug dedans le bois: semblablement furent tost advertis par messagers les gens de bien de long et de large, délibérant le dict Droz pour plus asseuré profict de laisser commode voye aux dicts Bourguignons, à celle fin les assaillir alors que débandés seroient par esbastements et pilliaiges: si dict, si faict; les Bourguignons cuidant regagner le pontenaige et retourner en leur pays pance pleine et butin dessus l'eschine, nos Montaignons leur saultent rudement au corps que de sçà que de là avecque piques, pertuisaines aussy couleuvrines sans octroyer bagues ne vie: tant et tant furent despeschés, moult aussy dé-jettés dedans le Douxe; touttefois aucuns nagèrent et gagnèrent la rive de là, aucuns aussy se saulvant contremont la rivière treuvèrent deux grands batteaux, et passés qu'ils furent ces pauvres Bourguignons fouioient-ils à force et cuide fouient encore. Par ainsy nos gens reprindrent tout bestail et butin, mesmement vingt et deux hommes notables vielx et chenulx que les dicts Bourguignons menoient par delà; et fut prinse et gagnée à toujours leur bandière, et icelle plantée par gratitude en l'église du Seigneur: De quel faict et prouesse fut fort parlé ès pays des Lignes, et loanges baillées aux dicts Montaignons comme juste. »

où il a été conservé jusqu'à l'époque de la réédification de ce bâtiment. On sait qu'il se fait chaque année à Beauvais une procession générale dans laquelle les femmes marchent les premières en reconnaissance d'un acte de bravoure pareil.

Chx de Fds
↓
Quoique le gros du Locle soit à deux petites lieues de la Chaux-de-Fonds, ces deux paroisses sont cependant contiguës. A quelque distance du premier et en s'avancant vers le nord-est, est une hauteur considérable appelée le Crêt-du-Locle, au sommet de laquelle se voit un érable de montagne environné de bois sec et destiné à servir de signal en temps de guerre. Jusqu'à ce lieu-là le vallon porte le nom de Verger et le nouveau vallon dans lequel on entre ensuite prend celui d'Éplatures ; il a une lieue et demi de long et présente continuellement une double suite de maisons isolées, d'un aspect avantageux, dont l'architecture est à peu près la même et dans chacune desquelles on ne manque pas de trouver un atelier. C'est au travers de cette agréable perspective que l'on parvient au centre du village de la Chaux-de-Fonds. Le temple est sur un monticule, les maisons qui l'environnent annoncent par leur extérieur l'ai-

sance des habitants. Les derniers dénombrements portent que la paroisse entière contient 2,463 âmes; on y a reconnu 390 horlogers, 597 faiseuses de dentelles, 36 négociants et 20 orfèvres ou metteurs en œuvre.

Le plus célèbre de tous les artistes de ce lieu est M. Jaquet-Droz, dont le nom est connu dans toute l'Europe et qui, cherchant à perfectionner une science par laquelle M. Vocanson s'est illustré, est parvenu à exécuter par le mouvement des horloges tout ce que son rare génie pour les mécaniques a su imaginer. Il fait des carillons à timbres et à flûtes qui jouent avec la plus grande précision divers airs à une et à plusieurs voix. Il a inventé un instrument qui sert à piquer mécaniquement les cylindres dont on a besoin pour les carillons. Il a vendu au feu roi d'Espagne pour 450 louis, une pendule qui exécute tout ce qui est possible en ce genre. Elle indique les heures, les minutes et les secondes, sonne les heures et les quarts, et répète heures, quarts et demi-quarts. Au centre du cadran on voit l'équation, un quantième annuel du jour qui s'accorde avec la durée de chaque mois, un quantième de lune, les signes du zodiaque qui paraissent au moment où le

soleil commence à les parcourir, les quatre saisons de l'année, un cadran solaire artificiel par une ombre apparente qui marque les heures selon les mêmes irrégularités que les autres cadrans de cette espèce. Au-dessus de ce centre commun se voit une voûte céleste, où les étoiles paraissent et disparaissent au même instant que dans le ciel. Le soleil et la lune y ont leur cours selon le système de Ptolémée. Le soleil décline selon les saisons, la lune a ses phases, et malgré ses diverses positions, elle paraît toujours éclairée du côté opposé au soleil. Ce même ciel se couvre en temps de pluie de nuages artificiels qui disparaissent au moment où le ciel redevient serein. Après l'heure sonnée, on entend un carillon de neuf airs, dont une partie est jouée en écho. Une dame assise et placée sur un balcon tenant un livre à la main, accompagne par ses mouvements la mesure de l'air que l'on joue, elle approche le livre de ses yeux qui suivent la musique, elle prend irrégulièrement et à plusieurs fois une prise de tabac et elle fait une révérence avec grâce à celui qui ouvre la glace de la pendule. Après le carillon, un serin artificiel sifle huit airs avec les mouvements naturels du bec, du jabot et du corps

entier. Il est perché sur le poing d'un amour, qui par ses gestes semble admirer son oiseau. Le jeu de ce dernier fini, un berger automate organisé joue plusieurs airs de sa flûte exprimant les coups de langue et les cadences. Pendant ce temps-là deux amours se balancent selon la mesure de l'air que joue le berger; quoique leur mouvement se fasse circulairement leur attitude est toujours perpendiculaire et pour finir leur jeu, l'un d'eux se renverse pour emporter l'équilibre, et se tournant du côté des spectateurs, il montre son ami du doigt, comme pour se moquer de sa légèreté. A côté de ce berger flûteur est un mouton paissant qui a le bêlement naturel et tout auprès un chien qui flatte son maître par divers mouvements. Il garde un panier plein de fruits, si quelqu'un en emporte une pomme, aussitôt le chien aboie et ne cesse point qu'on ne l'ait remise à sa place. Tous les effets de cette pièce ont leur nom sonné et toutes ses parties peuvent se développer sans peine séparément. Telle est cette fameuse pendule, qui a fait l'admiration de la cour d'Espagne, en présence de qui M. Jaquet-Droz fit exécuter tous ces différents jeux avec le plus grand succès. Une circonstance assez singulière

de son voyage dans ce pays-là, c'est qu'il reconnut parmi les ouvrages d'horlogerie rassemblés dans le cabinet du roi, la première pendule composée qu'il eût fait en sa vie. Après avoir passé par différentes mains, elle était parvenue à ce prince, qui l'estimait beaucoup à cause de sa justesse. M. Jaquet-Droz a construit une autre pièce dans le goût de celle qu'on vient de décrire, elle a un jeu de flûtes et sonne les heures par le moyen d'un nègre qui les répète au simple commandement et sans qu'on y touche. Enfin on voit chez lui, outre plusieurs curiosités dans ce genre, une pendule à longue ligne, avec un correctif pour la dilatation. Elle se remonte d'elle-même et produirait les mêmes effets hors de l'action de l'air extérieur. Chaque jour le génie fécond de cet excellent artiste ajoute un nouveau degré de perfection à ses ouvrages, et lui fait inventer des machines utiles ou curieuses. La politesse avec laquelle il reçoit les étrangers que sa célébrité attire auprès de lui, donne encore, ce semble, plus de mérite à l'étendue de ses lumières.

L'horlogerie a eu à la Chaux-de-Fonds, de même qu'au Locle, des commencements faibles, suivis des progrès les plus rapides. Le sieur

Jacob Brandt, élève du sieur Daniel Jean-Richard et dont on a parlé, y exerça le premier cet art, de concert avec Isaac Brandt, son frère. Un nommé Ducommun, originaire de Boudry et domicilié à la Chaux-de-Fonds, faiseur de faulx de sa profession, et homme de génie, fut tenté de se procurer une pendule, pièce alors très-rare dans ces quartiers-là; mais trouvant le prix trop haut, il forma le dessein d'en construire une qui surpassât tout ce qu'on avait encore vu dans ce genre. En effet, il fit un horloge à poids, sonnant heures et quarts, indiquant heures et minutes avec la même aiguille par un artifice singulier, marquant de plus les équations, le cours du soleil et de la lune, de même que les phases de celle-ci et le quantième du mois pour l'un et pour l'autre. Des hussards paraissant toujours en nombre nécessaire, tenant un marteau de la main droite et le sabre nu de la gauche et traversant une galerie dont les portes s'ouvraient et se fermaient à temps, sonnaient les quarts en frappant sur un timbre. Un aigle portant un marteau dans l'une de ses serres, paraissait après les hussards et sonnait les heures sur un timbre différent et plus élevé en ouvrant le bec à chaque coup. Cette machine,

fruit du génie seul de son inventeur, existe encore aujourd'hui et fait très-bien toutes ses fonctions. Il faut ajouter que plusieurs Français réfugiés, qui s'établirent dans ces montagnes après la révocation de l'Edit de Nantes, y portèrent le goût pour le travail et le commerce. On se mit d'abord à y fabriquer des boucles et des pipes de fer, ensuite des armes à feu et des armes blanches. L'horlogerie a enfin pris le dessus au point que cette fabrique, perfectionnée comme elle l'est, peut aller de pair avec les plus considérables de l'Europe.

On ne doit pas négliger de voir à la Chaux-de-Fonds l'atelier de M. le capitaine Robert, artiste très-distingué, qui fait construire par un grand nombre d'ouvriers sous sa direction toutes sortes de pendules curieuses et soutient dans cet article un commerce fort étendu. Celui de M. Humbert-Droz, en montres simples et à répétition n'est pas moins considérable. Le sieur Daniel Courvoisier-Clément, qui excelle en différents genres d'ouvrages, tels que ceux d'horlogerie et de gravure, n'est pas moins célèbre; il a travaillé dans les monnaies du roi de Sardaigne, il a construit un fusil à vent à deux canons concentriques, qui perce une double

planche à la distance de cinquante pas ; il est l'inventeur de l'instrument qui sert à étamper ou frapper d'un seul coup les aiguilles de montre en or travaillées à jour. Cet instrument est connu aujourd'hui dans toutes les montagnes. Le sieur Daniel Ducommun dit Tinon , passe pour le plus habile ouvrier de la Suisse pour les gros horloges en fer. M. le capitaine Joseph Humbert-Droz , sans se fixer à aucun art particulier , excelle dans la plupart, principalement dans la coupe des glaces de pendules, et travaille avec beaucoup de propreté tous les ouvrages qu'il entreprend. Le sieur Abraham Robert, auparavant très-habile en horlogerie, trouvant cet art moins lucratif que celui de la peinture en émail , a pris le parti de quitter la lime pour faire des cadrans, et sans le secours de personne , a si bien réussi , qu'il est aujourd'hui l'un des plus habiles émailleurs des montagnes. M. le capitaine Abraham-Louis Ducommun , fils de l'inventeur de la pendule dont on a parlé, est habile fourbisseur et armurier. Il fait des canons à rubans pour les fusils et les pistolets et travaille divers autres ouvrages en fer et en acier. MM. David-Frédéric et Abraham-Frédéric Dubois frères sont peintres en minia-

tures et font un grand commerce d'horlogerie. Le sieur Jonas Montandon des Éplatures a inventé une machine pour râper 100 livres de tabac dans un jour, sans en diminuer le poids et la qualité. Le sieur Jean-Louis Petreman, est habile menuisier sculpteur ; il travaille principalement en fauteuils, chaises et tabourets de cannes dans le goût de Paris, et fait lui-même les vernis dont il a besoin. Le sieur Moïse Othenin-Girard est le seul qui fasse des chaises de bois à vis nécessaires aux ouvriers et qui peuvent se hausser ou baisser à volonté. Parmi le grand nombre d'arts cultivés avec succès dans ce même village, on ne doit pas omettre celui de l'ébéniste qui s'y trouve très-bien établi, moins par le nombre de ceux qui l'exercent que par leurs ouvrages dont la beauté égale ceux qui se font en ce genre à Paris et à Londres. On y construit des cabinets de pendules en marquetterie, bois d'Inde, nacre de perles et ivoire. On en fait aussi en placage d'écaille naturelle, en couleur de jaspe avec des feuilles de corne blanche et transparente qui se tirent de l'Angleterre, le tout revêtu de ses ornements en bronze doré, fleurs naturelles, etc. Il est étonnant de voir sortir de tels ouvrages d'un

lieu où cette profession n'est connue que depuis quinze ans. Le premier qui s'y est appliqué est le sieur Jonas-Pierre Courvoisier et le plus habile de ses élèves est le sieur Daniel Jacot, aujourd'hui son associé. On peut aussi compter parmi les meilleurs ébénistes le sieur Félix Jacot, qui sans avoir fait aucun apprentissage, aidé de ses seuls talents naturels et éclairé par ses voyages à Paris et ailleurs, s'est mis en état de fabriquer les plus beaux ouvrages en ce genre dont il fait un grand commerce. Il se trouve aussi dans la paroisse de la Chaux-de-Fonds des faiseurs de limes, de chappes de fer pour boucles, de pipes de fer, cuivrées ou d'acier, percées au forêt, ou en buis, garnies de laiton, des fondeurs de boucles de cuivre, de Pinsbeck ou Tombac, etc. On ne finirait point, si on voulait épuiser la liste de toutes les professions qu'on y exerce avantageusement.

Près du village de la Chaux-de-Fonds est une source appelée la Fontaine-Ronde, qui forme un ruisseau coulant du sud au nord et entrant à un quart de lieue plus loin dans un étang construit en 1665, et aujourd'hui revêtu d'un mûr pour y conserver toutes les eaux et les ménager à volonté. Elles passent ensuite au

travers d'une écluse dans un grand bassin creusé en 1760, qui contient une pose ou 32,768 pieds carrés en surface. Le fond en est marné, ses bords sont solidement faits et il sert aussi de vivier où l'on trouve des carpes et des tanches en abondance. Au fond de ce bassin sont des usines avec un grillage de fer pour empêcher le poisson d'y passer. Elles sont revêtues de murs et conduisent à des rouages placés sous terre. L'eau, après avoir été employée deux fois successivement, entre dans le roc par une ouverture de soixante pieds de profondeur et rebrousse chemin vers sa source. On avait tenté plusieurs fois depuis deux siècles d'établir des moulins dans ce lieu-là, mais toujours sans succès, non-seulement à cause des glaces qui les rendaient inutiles en hiver, mais encore parce qu'il sortait de ces gouffres profonds une vapeur qui bientôt avait consumé les rouages. En 1749, M. Moïse Perret-Gentil, capitaine de milice, fit l'acquisition de ces moulins et entreprit quelques années après de les rétablir. Il commença d'abord par faire construire dans le lieu où étaient les anciens rouages, une citerne de 32 pieds de long, sur 12 de large et 28 de profond, revêtue d'un mur dont le mortier a

été fait en chaux vive. Cette citerne est couverte d'une forte voûte plus basse de 8 pieds que le haut du mur qui l'environne et destinée à renfermer la vapeur humide, préserver de la gelée et comme pour placer les doubles rouages au-dessus. Il fit faire ensuite deux roues de 15 pieds de diamètre sur 2 de largeur qu'il plaça dans la citerne, l'une à côté de l'autre et pour les mettre en mouvement il ne s'est attaché ni à la force, ni à la chute de l'eau, mais uniquement à sa pesanteur, invention nouvelle dans ces quartiers-là. Pour cet effet, il a placé autour de la circonférence de chaque roue quarante bolets ou sceaux, à distances égales, contenant 16 pots, de manière qu'il y en a toujours 15 qui sont pleins et leur poids suffit pour emporter la roue. Comme la source n'est pas fort abondante, on fait pour économiser l'eau marcher ces roues très-lentement quoiqu'avec une vitesse uniforme, mais afin de ne pas retarder la meule, on a multiplié les tours à l'aide d'un double rouage placé sur la route et dont l'arbre qui passe au travers enfile les roues inférieures, de sorte que quelque lent que soit le mouvement de ces dernières, les meules tournent avec la rapidité ordinaire. Cette première entreprise

ayant réussi, M. Perret-Gentil se mit à observer les fissures du roc au travers duquel les eaux se perdaient, et il conjectura qu'en suivant ces fissures on pourrait trouver un emplacement convenable et assez de chute pour y établir, au moyen de deux roues pareilles aux précédentes, deux nouveaux moulins. Dans cette vue, il fit creuser le roc à 150 pieds en avant sur une largeur de 8 pieds et trouva un écoulement suffisant; il fallut ensuite agrandir ce vide au fond pour pouvoir y placer les deux roues l'une auprès de l'autre, et comme le roc débordait au-dessus dans une épaisseur de 18 pieds, on fut obligé de percer au travers deux trous ronds de 5 pieds en diamètre, à 8 pieds de distance l'un de l'autre pour y faire passer les deux arbres des roues qui ont 34 pieds de long et enfilent les rouages supérieurs. Le vide pratiqué dans le roc tant à coups de marteau que par le secours des mines contient une espace de 12,000 pieds cubes, sans compter celui qu'occupent la citerne, les doubles rouages, trois cuves et les huches des moulins. Pour tirer les déblais on employa une machine simple tournant par deux manivelles et emportant en sens contraire deux caisses qui montaient et descendaient alternati-

vement par les trous dont on a parlé. Mais malgré tous ces vides qu'exigeait l'établissement des moulins, on n'a pas laissé de construire au-dessus un bâtiment considérable, dont les fondements ont 14 pieds d'épaisseur. Les trémies des quatre moulins se trouvent au plain pied dans une espèce de chambre de 40 pieds en carré. La charpente est en pavillon. Il y a une machine à l'aide de laquelle on enlève un sac de blé, et on le transporte en une minute au grenier qui est de deux étages plus haut, le jeu d'une seule manivelle suffit pour cela. Lorsqu'on eut démoli les anciens moulins et ôté les déblais, la profondeur du vide formait un vide si effrayant, que lorsqu'on vit M. Perret-Gentil obligé de fonder son nouveau bâtiment à 40 pieds au-dessous du rez-de-chaussée son entreprise fut jugée impraticable et généralement désapprouvée; mais le succès l'a pleinement justifiée. A cinquante pas de la maison est un petit bâtiment contenant un rouage, qui en douze minutes scie une planche de 17 pieds de long sur 18 pouces de large. Sa construction a ceci de singulier, que la roue n'a que six pieds de diamètre et 15 pieds de chute et qu'il y a une machine posée devant la roue qui fait passer

entre l'une et l'autre l'eau nécessaire, après quoi elle se perd dans un gouffre. En 1764¹ M. Perret-Gentil entreprit de construire un moulin capable de scier plusieurs planches à la fois, sans retarder le mouvement de la roue. Il en fit l'épreuve en présence de diverses personnes, quatre scies parallèles firent autant de planches dans le même temps ; mais cette machine a été jugée assez inutile et la scie ne travaille que lorsque les autres moulins, plus nécessaires aux besoins de la vie, ont de l'eau plus qu'il ne leur en faut. On peut juger par une seule observation de l'avantage qu'ils ont procuré aux habitants de la Chaux-de-Fonds. En 1763, ces moulins n'étaient qu'au nombre de trois, et de compte fait, on y a moulu pendant le courant d'une année 28,000 mesures de grains de différentes espèces, qu'on aurait été obligé, si cet

¹ Le lecteur devine ce qui aurait dû être expressément mentionné plus tôt, savoir que cet ouvrage est la reproduction de l'édition de 1766. Si, comme les termes scientifiques, beaucoup de mots de l'usage journalier ont vieilli depuis un siècle ou sont même surannés ou ont passé à une autre acception ; si la place assignée aux propositions en tant que membres de la phrase, et surtout la forme que revêtent ces éléments d'une pensée complète ne sont pas toujours en exacte relation avec leur importance logique et laissent au point de vue grammatical souvent un plus haut degré de correction à désirer, nous avons cependant cru devoir respecter le texte : l'orthographe seule, par égard pour la jeunesse, a été modifiée.

établissement n'avait pas eu lieu, de transporter pour la plus grande partie et par des chemins très-difficiles aux moulins qui sont sur la rivière du Doubs, à deux lieues de ce village. On y scie encore 250 douzaines de planches environ par année. On remarquera enfin que, quoiqu'une telle entreprise fût des plus dangereuses, elle a été cependant exécutée sans aucun accident pour tous les ouvriers qui y ont été employés.

Il y aurait sans doute bien des observations générales à faire sur le singulier pays qui donne lieu à cette description. On se bornera à rassembler ici les plus intéressantes. Le climat ne peut qu'être rude dans ces montagnes. L'hiver y dure ordinairement sept mois, on y jouit peu du printemps et de l'automne, l'été y est très-chaud. Les neiges y tombent souvent en assez grande abondance; mais cette incommodité ne nuit point au commerce par l'attention qu'ont les habitants de tenir en tout temps les grandes routes ouvertes et praticables. Le terroir y est ingrat, on ne sème que de l'orge et de l'avoine, il s'y trouve cependant de très-bons pâturages dont on sait tirer parti et les fromages y forment aussi un objet de commerce. Les vallons sont inégaux et pierreux. Tout ce terrain était an-

ciennement couvert de bois, on n'en voit aujourd'hui que sur les hauteurs, clairsemés et par intervalles, le reste ne présente qu'une surface nue dont l'aspect uniforme serait désagréable sans la quantité de maisons dont il est couvert. Qu'il soit permis de le dire, qu'un tel spectacle n'annonce pas sur un objet aussi essentiel toute la prévoyance qui devrait caractériser ces peuples éclairés et habiles. Le dépérissement sensible de leurs forêts, l'augmentation continuelle dans le nombre des habitants, la quantité considérable de bois que certains arts mécaniques exercés parmi eux consomment nécessairement, les progrès du luxe, suite inévitable de l'aisance dont ils jouissent, l'attention que donnent les états voisins à cet objet essentiel, tout doit les engager à s'occuper sérieusement du soin de conserver par l'économie des forêts actuelles et même par de nouvelles plantations, des bois de chauffage et de construction à leur postérité. Faudra-t-il donc que pour ne pas avoir pourvu d'avance à cette partie de ses besoins, elle se trouve obligée de renoncer à l'exercice de divers arts utiles, à quitter le séjour de la liberté et de la paix, à s'expatrier enfin ? Il ne serait sans doute pas impossible de trouver dans ces quar-

tiers-là quelques mines de charbon de terre. Peut-être n'a-t-on pas poussé assez loin les recherches dans cet objet, ni suivi avec assez de constance ce qu'on avait découvert. La première couche de ces mines est ordinairement mauvaise et pierreuse, elle peut couvrir de la véritable houille et par conséquent un trésor d'un prix inestimable pour le présent et pour l'avenir.

Les habitants des montagnes, uniquement adonnés aux arts, remettent pour la plupart à des fermiers le soin de cultiver leurs terres. Cependant, malgré tous les désavantages d'une position telle que la leur, il ne leur manque absolument rien de tout ce qui sert aux besoins et même à l'agrément et aux commodités de la vie. Les provinces voisines, la Franche-Comté, l'évêché de Bâle et la partie inférieure de l'État suppléent à ce que la nature leur a refusé et fournissent le froment, le vin, les légumes, les fruits et généralement tout ce qu'on trouve dans les pays les plus rians et les plus fertiles. L'assurance de vendre avantageusement toutes sortes de denrées de nécessité et même de luxe dans ces lieux que les arts et le commerce ont enrichi, fait que chacun s'empresse d'y en porter. Quelques-uns des habitants font des spéculations

lucratives dans ces divers objets. Il en est de même de tout ce qui sert à l'ornement intérieur des maisons et à l'habillement. Les étrangers y voient avec surprise des appartements très-bien meublés et les personnes des deux sexes vêtues avec autant d'élégance et de richesse que dans les villes. On a dit que les villages du Locle et de la Chaux-de-Fonds sont très-peuplés. L'une des raisons que l'on peut en rendre, c'est que ces deux paroisses ont peu de terrain et de fonds communs. Elles ne peuvent même fournir aux charges publiques qu'à l'aide des contributions annuelles des particuliers. Ainsi on y accorde fort aisément le droit d'habitation et même de communauté à tout étranger qui y apporte des mœurs et de l'industrie. Le besoin a été certainement dans ces montagnes un secours pour y faire éclore les talents, la liberté dont les habitants y jouissent, l'air subtil qu'ils respirent, la nécessité de se suffire à eux-mêmes par le peu de commerce qu'ils soutenaient avec l'étranger, peuvent y avoir aussi influé. Chaque particulier était obligé autrefois d'être maçon, charpentier, charron, forgeron, etc., etc., de fabriquer lui-même tous ses meubles. Ceux qui avaient du goût pour la musique faisaient leurs

instruments. D'ailleurs, la nature du terroir exigeant peu de travail et n'invitant pas les propriétaires à le cultiver, ils ont dû se tourner aisément du côté des arts, afin de pourvoir à leur subsistance et de dissiper l'ennui inséparable des longs hivers qu'ils essuient. Aujourd'hui l'éducation qu'ils reçoivent, le commerce qu'ils ont entre eux et avec l'étranger, la lecture pour laquelle ils ont un goût décidé, l'habitude qu'ils se sont faite de voyager, l'émulation dont ils sont infiniment susceptibles, tout cela sert à exciter et à développer ces mêmes talents qu'on ne peut méconnaître chez eux pour peu qu'on les fréquente. Ils tiennent de la nature un génie singulier, une aptitude frappante à tous les arts mécaniques d'autant plus extraordinaire qu'on ne trouve absolument rien de semblable chez les peuples qui les environnent immédiatement au nord et au sud. On voit fréquemment dans ces montagnes des gens qui exercent certains arts dont ils n'ont fait aucun apprentissage. A la Chaux-de-Fonds un mauvais cordonnier est devenu un émailleur habile et un maître d'école s'est fait graveur. Au Locle, les fils d'un meunier fabriquent avec succès les outils d'horlogerie les plus composés. Ici, point de maîtrise

et par conséquent point d'entraves pour le génie. Chacun choisit sa profession et l'exerce comme il l'entend; s'il ne réussit pas il ne s'en prend qu'à lui-même et ne tarde pas à se tourner ailleurs; s'il réussit, il se fait dans peu une réputation qui assure et le débit de ses ouvrages et son bien-être.

Lorsque les horlogers de ces deux paroisses manquent de quelque espèce d'ouvriers pour leur fabrique, ils s'en pourvoient au dehors à frais communs. C'est ainsi qu'ils ont fait venir de Paris des sculpteurs pour les cabinets de pendules, et bientôt les gens du lieu, instruits à leur école, ont mis les horlogers en état de se passer de ce secours. Tous ces artistes sont en général spirituels, polis, prévenants, pleins de complaisance pour les curieux qui les visitent et éclairés sur beaucoup de choses étrangères à leurs professions. Ils se font un plaisir d'expliquer les principes généraux de leur art dont ils possèdent également la théorie et la pratique, de présenter leurs ouvrages, de développer le mécanisme de leurs outils et d'en faire l'essai. Ils parlent assez purement la langue française, n'ont point d'accent désagréable et s'énoncent en fort bons termes. On comprend aisément

qu'il doit se trouver parmi les habitants de ces montagnes plusieurs particuliers qui vivent dans l'aisance, mais le changement qu'elle a apporté dans leurs mœurs, autrefois si simples, et le goût qu'ils paraissent prendre pour un luxe dont les suites peuvent leur devenir funestes, ajoutez-y la cherté des logements et des vivres, le dégoût trop général pour les arts nécessaires, qui diminue le nombre des ouvriers de ce genre, la nécessité enfin de faire venir du dehors des fermiers pour prendre soin de leurs terres, et des domestiques des deux sexes pour les servir, toutes ces causes réunies font qu'on ne voit pas dans ce pays-là autant de fortunes considérables que l'industrie et l'application au travail sembleraient le promettre.

Quoique le Locle et la Chaux-de-Fonds soient les principaux objets de la curiosité de ceux qui visitent ces montagnes, la description qu'on s'est proposé d'en faire serait incomplète si l'on ne donnait pas une idée générale de leur partie supérieure, placée entre ces deux villages au sud et la rivière du Doubs au nord. Il s'y trouve deux nouvelles paroisses, les Brenets et les Planchettes. La première est à une lieue du Locle, et quoique beaucoup moins nombreuse elle

renferme des habitants actifs et industriels. On y compte 105 faiseuses de dentelles, 26 fabricants de bas et 27 horlogers. Parmi ces derniers, le sieur Jean-Pierre Giroud se distingue par son habileté; il fabrique diverses pièces de fantaisie en fait de montres, et collecte dans ses moments de loisir des pétrifications que les environs fournissent en abondance. Le sieur Abram Sagne, du même lieu, ébéniste, a fait une table qui représente en marquetterie le village des Brenets et plusieurs lieux voisins. Le terrain qu'occupe cette paroisse forme une pente insensible qui se termine aux bords du Doubs, et d'où l'on découvre une partie de la Franche-Comté. Près de là est une caverne appelée la Toffière, dans laquelle la nature semble avoir préparé une table et des bancs de pierre pour la commodité des étrangers qu'on y conduit et de ceux qui, en été, prennent plaisir à y aller faire collation au frais. Cette caverne rend un écho de la plus grande force.

Le village des Planchettes est à une lieue à l'est de celui des Brenets. On y voit aussi des ouvriers en différents genres. Le sieur Daniel Savoie, originaire de ce lieu là, fabrique des vans très-commodes et d'une structure avanta-

geuse. Ils ont intérieurement des ailes et une trémie, comme les moulins ordinaires, et travaillent à l'aide d'une manivelle; on en fait aussi à la Chaux-de-Fonds. Mais les habitants s'attachent principalement à l'agriculture et à tirer parti de leurs excellents pâturages. On y engraisse un grand nombre de bœufs qui fournissent les boucheries de Genève et de Bâle. Il s'y fait aussi des fromages de diverses qualités, ceux qu'on appelle fromages de femme sont connus et estimés. Tout le terrain qui entoure ces deux villages est parsemé de terres labourables et de forêts de sapins; sa surface est très-inégale. Près des Planchettes est une haute montagne qu'on nomme le Pouillerel, d'où l'on découvre un vaste pays. Elle est remarquable par ses fondrières qui sont au nombre de 140 plus ou moins profondes, de même que par des carrières de pierres rousses qu'on y trouve et un marais placé sur la cime.

Mais ce que l'on voit de plus curieux dans cette contrée et qui mérite une attention particulière, ce sont les bords de la rivière du Doubs, qui comme on l'a dit sépare dans une portion de son cours la Franche-Comté de la principauté de Neuchâtel. La limite est le fil de l'eau

qui le long de cet espace partage aussi le droit de pêche également ou inégalement selon qu'il s'approche plus ou moins de l'un ou de l'autre bord. Cette rivière, dont la source est en Franche-Comté, coule d'abord de l'ouest à l'est et traverse en ce sens la ville de Pontarlier; elle fait ensuite un coude près du prieuré de Saint-Ursanne, dans l'évêché de Bâle, prend une direction contraire et passe par Besançon en coulant de l'est à l'ouest. La partie de son cours qui baigne les montagnes est très-poissonneuse. On y pêche des truites dorées et saumonées, des brochets, des ombres, des anguilles et une quantité prodigieuse d'écrevisses. Tous ces poissons ont un goût exquis. Le Doubs commence à être navigable près des Brenets, mais à une lieue plus bas se trouve une cataracte de 200 pieds de haut appelée le Saut-du-Doubs, près de laquelle on a construit plusieurs moulins à la faveur des écluses et des canaux. A quelque distance du village des Planchettes est un lieu qu'on nomme le Creux-du-Meuron dont l'aspect est singulièrement affreux et sauvage. Ce creux forme une espèce de bassin ovale, entouré de rochers dont les uns sont à plomb et les autres s'élèvent en amphithéâtre, comme par gradins.

Ce bassin se trouve coupé en deux par la rivière. Sur la rive gauche de celle-ci est une montagne en pointe qu'on appelle le Chatelard. Ce lieu et tous les environs sont couverts de bois que l'on fait flotter pour l'usage des verreries placées plus bas, où ils sont retenus au moyen d'un radeau disposé en biais au travers de la rivière. Au fond de ce creux est un moulin qui pendant six mois de l'année ne reçoit point les rayons du soleil à cause de la chaîne de rochers élevés qui le bornent au midi. Il y a aussi deux forges à martinets où l'on fabrique des faux, des lames de ressort et d'autres ouvrages de ce genre qu'on débite dans l'étranger. Plus bas est un torrent qui sort du pied d'un rocher et forme une carrière de tuf que l'on scie par quartiers, que l'on met ensuite en tas pour le faire sécher et qui est excellent pour la construction des voûtes et des cheminées. On découvre ensuite un corps de garde placé sur le chemin des Planchettes et dans un lieu très-élevé. Depuis cet endroit là et sur une étendue d'environ deux lieues, le lit de la rivière se trouve bordé d'une chaîne de rochers perpendiculaires, dont quelques-uns ont plus de 1,000 pieds de haut. Leurs diverses directions donnent lieu à des échos multipliés

dont l'effet est surprenant, le cours du Doubs y est d'une rapidité extraordinaire. Vis-à-vis et en Franche-Comté on voit trois moulins avec un martinet; mais on en tire peu d'utilité à cause de la difficulté des chemins qui dans certains endroits exigent qu'on se serve d'échelles. Sur la rive droite et demi-lieue plus bas sont placés quatre moulins, une scie, une forge à martinets, deux battoirs et une huilerie. Tous ces bâtiments appartiennent à M. Moïse Perret-Gentil, dont on a parlé et qui les a fait construire à neuf après un incendie qui les consuma en 1734. On y remarque de nouveaux traits de son génie et de ses talents pour les mécaniques. Il y a établi un renardier destiné à fondre le vieux fer avec lequel on forge des enclumes de toutes grosseurs et des ouvrages en fer et en acier de toutes les espèces. Ses forges, actuellement au nombre de trois, n'ont point de soufflets et le charbon s'y allume par un courant d'air que produit la seule chute de l'eau dans une cuve artistement pratiquée pour cet usage. On scie encore dans ce lieu là un très-grand nombre de planches. Ces bâtiments sont assurés par une digue construite en quartiers de roc et haute de 20 pieds. Le chemin qui conduisait à

ces moulins étant incommode et pénible, M. Perret-Gentil, aidé de ses deux frères, entreprit d'en établir un autre, d'une demi-lieue de long sur la pente escarpée de la montagne qui aboutit à la rivière et au travers de plusieurs précipices. Il a fallu pour réussir, couper le roc dans un endroit à la hauteur de plus de 30 pieds et élever plusieurs terrasses afin de donner une largeur suffisante au chemin. On a peine à comprendre comment trois particuliers ont pu exécuter une entreprise aussi hardie et aussi dispendieuse. Vis-à-vis des moulins dont on a parlé et de l'autre côté de la rivière se présentent deux rangs de rochers parallèles de hauteur inégale et comme par étages, qui forment un point de vue agréable. Au sommet du moins élevé des deux et le long du Doubs est un plateau de 150 pieds en carré où l'on trouve une source et les ruines d'un hermitage qui y était autrefois placé. C'est dans la suite de ces rochers qu'est une caverne fameuse appelée la Caverne des greniers. Son ouverture, jadis fortifiée par une galerie en bois, est à plus de soixante pieds au-dessus du bord de la rivière, de sorte qu'on ne peut y parvenir qu'à l'aide d'une échelle appliquée successivement à des entailles pratiquées

dans le roc. La tradition porte que lors de l'irruption des Suédois dans la Franche-Comté, pendant les glorieuses campagnes de Gustave-Adolphe, plusieurs habitants de cette province se réfugièrent dans cette caverne avec leurs femmes, leurs enfants et leurs meilleurs effets. Ils s'étaient pourvus de vivres et de munitions de guerre. Un détachement de l'armée de Suède entreprit de les y forcer, ils y soutinrent un siège assez long et contraignirent l'ennemi à se retirer avec perte. On a trouvé, au pied de ce rocher, de vieilles espèces d'or avec une faux qui portait la date de 1634. On prétend que depuis lors cette caverne a servi d'entrepôt pour le commerce des grains pendant qu'il était défendu d'en faire sortir de France, et les séparations que l'on remarque dans son intérieur pareilles à celles des greniers, semblent fortifier cette conjecture. Mais si elle est fondée, la caverne devient inutile pour un tel objet depuis qu'un édit, conforme aux vrais principes de la politique, également sage et avantageux aux peuples, a permis la libre exportation de cette précieuse denrée. En continuant à descendre la rivière, on trouve sur sa rive droite un torrent qui dans les saisons pluvieuses pousse une grande

quantité d'eau, et qui en certains temps de l'année grossit régulièrement chaque jour, à trois heures après midi, phénomène qu'on a observé ailleurs et dont les physiciens rendent raison avec assez de vraisemblance. Enfin dans la partie orientale du cours du Doubs et à la hauteur de la Chaux-de-Fonds est la Maison-Monsieur, qui appartient au souverain, ce lieu est un grand passage et on y a établi une ferme. On y trouve aussi une verrerie et la partie du cours du Doubs que l'on vient de décrire en a plusieurs; l'abondance des bois dont ce pays-là est pourvu invitait à les y placer. Dans ce même quartier habite le sieur Jonas Ducommun, dit *l'Allemand*, habile tireur d'acier qui fait des pignons de montres et de pendules.

Après avoir vu la partie supérieure des montagnes et le cours du Doubs, en suivant cette rivière depuis les Brenets jusqu'à la Maison-Monsieur, on revient à la Chaux-de-Fonds, d'où l'on se rend ordinairement à la Ferrière, qui en est éloignée de deux petites lieues vers le nord. Cet endroit est sur la frontière occidentale de l'Erguel et dépend de l'évêché de Bâle. Le chemin qui y conduit était très-mauvais, on a réussi à le rendre plus praticable. Ce quartier,

qui est assez étendu et va jusqu'au Doubs vers le nord-ouest, renferme quelques hameaux avec un grand nombre de maisons écartées, il fait partie de la juridiction et de la paroisse de la Chaux-de-Fonds jusqu'à l'extrémité du pays. Le terrain y est inégal, sa surface offre comme ailleurs des pâturages, des terres labourables et quelques forêts. On remarque chez les habitants les mêmes talents et le même goût pour le travail que chez ceux qu'on vient de quitter. Il s'y trouve plusieurs particuliers, simples artistes, mais qui éclairés par leur génie et leurs lectures, s'appliquent comme par délasement à diverses branches de la physique expérimentale et y réussissent d'une manière surprenante. Les noms des plus distingués d'entre eux méritent d'être insérés dans cette description.

Le sieur Alexandre Perret, horloger en petit et finisseur, se voue absolument aujourd'hui à faire des mouvements en blanc et est parvenu jusqu'à pouvoir en construire quatre par semaine, ayant tous la verge du balancier pivotée et polie, tous les pivots finis et la roue de rencontre arbrée. Ses heures de récréation ont d'abord été employées à la pyrotechnie, il s'est rendu familiers tous les feux d'artifices connus,

il en a inventé d'autres et fait en particulier des étoiles qui imitent la couleur et le brillant des fixes. Cet art a été remplacé chez lui par la physique expérimentale et il s'est principalement attaché à l'électricité. Après avoir exécuté le carillon de M. Jalabert, avec cinq timbres assortis, l'expérience de Leyde et un grand nombre d'autres, il en a découvert deux nouvelles, inconnues jusqu'à lui. Il nomme la première le Météore figuré, elle consiste en un ruban de feu de la largeur d'une ligne et demie, qui prend diverses figures régulières, étoiles, compartiments, chevrons, comètes, etc. La seconde, à laquelle il a donné le nom de Lampe étincelante, représente le tonnerre en petit. La matière électrique mise en mouvement éclate par un coup pareil à celui d'un fouet et produit une étincelle du diamètre d'un gros pois, laquelle forme un éclair assez naturel. Enfin, ce même artiste s'est appliqué à la dioptrique, il a construit un microscope postiche dont le corps n'a que deux pouces et demi de long sur quinze lignes de diamètre et est composé de cent cinquante pièces destinées à varier les expériences. Il porte sa lampe dans une lunette à éclairer et sert pour les objets opaques comme pour les

transparentes. Le sieur Perret connaît de même la construction des télescopes à réflexion, des microscopes solaires et nocturnes, des chambres obscures, des miroirs d'optique, il compose toutes sortes de vernis, en un mot il réussit également dans tous les différents genres d'occupation qu'il se donne. Le sieur Abraham Louis Nicolet, son élève, semble vouloir lui disputer le prix du génie inventif. Il excellait pour le tour dès l'âge de quinze ans, et a fait à cet égard des chefs-d'œuvre d'une exactitude et d'une petitesse presque incroyables. Il construit par amusement des lunettes d'approche et des microscopes de toute espèce avec des pièces d'adjonction dont il est l'inventeur tant pour fixer l'objet qu'on veut observer, que pour l'éclairer en plein jour à la lumière d'une bougie. Sans avoir eu d'autres secours que ses talents naturels, il travaille lui-même ses verres avec la plus grande netteté. Le sieur Jean-Pierre Vuille, cordonnier autrefois et présentement horloger, s'est distingué par une montre de son invention. Elle est composée de cinq roues comme les montres ordinaires, mais il a substitué au barillet, au grand ressort, à la chaîne et à la fusée, un simple ressort qui produit les

mêmes effets et n'en a pas les inconvénients. Sans avoir besoin de clé, on la remonte en pressant simplement du doigt un poussoir pareil à celui des montres à répétition. Il a fait une autre montre dont l'échappement est à repos et dont le grand pignon du côté de la chaussée qui porte l'aiguille des minutes fait son tour dans une heure pendant que le bout opposé en donne soixante, elle indique aussi les secondes. David Vuille, frère de cet artiste et tailleur de profession, dore les mouvements. Le plus habile des penduliers de ce quartier-là est le sieur Jean-Pierre Droz, horloger de S. A. le prince-évêque de Bâle et de la cour. Il a fait des pendules à carillons qui marquent le temps vrai et le temps moyen, le cours des astres, etc., et de même une autre représentant une chasse au naturel. Il a construit deux pédomètres d'une manière très-ingénieuse. Le sieur Samuel Berguier travaille en timbres pour les carillons. Enfin, un grand nombre d'arts utiles sont exercés dans le pays dont on parle, avec un succès qui ne peut qu'étonner ceux qui le comparent avec la position des artistes eux-mêmes et le climat qu'ils habitent. On remarquera encore un martinet à quatre marteaux travaillant par le secours d'un

cheval qui tourne autour d'un pivot placé verticalement et qui s'arrête lorsque le maître sonne une clochette. Il s'en trouve un autre à la Chaux-d'Abel, à quelque distance de la Ferrière, dont le plateau, qui est un grand cercle formé de madriers inclinés, tourne sous le cheval qui des pieds le pousse en arrière restant toujours dans la même place avec sa crèche.

Mais ce qui rend principalement la Ferrière célèbre et qui y attire un grand nombre de curieux, c'est le cabinet d'histoire naturelle de MM. Gagnebin, qui y sont établis depuis longtemps. Ces deux frères, qui exercent l'un et l'autre la médecine et la chirurgie, ont un jardin de simples et cultivent sur le sommet de ces montagnes des plantes de la Chine et du Canada. L'aîné excelle surtout pour la botanique, il connaît les noms et les caractères de plus de 8,000 plantes et a formé un herbier vivant très-ample¹. Le second, qui est major des milices de l'Erguel, a des talents distingués pour la physique expérimentale et les mécaniques. Il a aussi inventé une machine propre à piquer avec la plus grande justesse les cylindres ou rouleaux

¹ Au nombre des espèces introduites par A. Gagnebin, il en est une, originaire des Pyrénées, qui s'est répandue dans les

nécessaires pour les pendules à carillons. Il fait des aimants artificiels, connaît par ses expériences les phénomènes de l'électricité et s'est principalement attaché à l'optique, ayant construit des télescopes, des microscopes et divers miroirs métalliques de toutes les formes, cylindriques, coniques et pyramidaux, de plus un miroir convexe en verre qu'il a étamé lui-même. Dans ses moments de loisir il fait divers ouvrages de tour et de menuiserie. Des trois fils de l'aîné, deux sont graveurs en creux, en taille douce et en or de diverses couleurs, le troisième est un habile finisseur. On voit dans le cabinet de ces messieurs une collection très-curieuse et très-abondante de pétrifications, de cristaux, de marbres, d'agathes, de mines, de poissons, de crustacées, de testacées, d'insectes, etc. Il y a, outre cela, un médailler en grand, moyen et petit bronze et beaucoup de médailles d'argent, des oiseaux embaumés et quelques ouvrages singuliers de l'art. Depuis qu'on leur a proposé de négocier leur cabinet, ils ont travaillé à en dresser un catalogue qui ne pourra être que volumineux par la quantité de pièces

jardins sous le nom de *Demoiselle de la Ferrière* (*Saxifraga umbrosa*).

que cette collection contient. On y trouve une corne d'Ammon qui pèse 45 livres, une *astroite madrepora coralloide* entière à petites branches ou ramifications du poids de 113 livres, une autre à grosses branches ou tuyaux de 27 livres et une matrice ou assemblage de strombites ou turbinites pesant 172 livres. La pièce la plus précieuse que ce cabinet renferme est une étoile marine pétrifiée, elle est absolument unique, toutes les autres que l'on trouve ailleurs n'étant que des copies tirées de celle-ci par empreinte et en plâtre. En voici la description exacte : L'Étoile marine esculente, appelée par divers auteurs Soleil ou Lune de mer ou Étoile à rayons en queue de lézard, est un insecte marin du genre des crustacées friables à cinq rayons presque cylindriques, posée sur une pierre blanchâtre ou marbre bâtard, un peu plus grande qu'un écu neuf, à peu près plate, unie dans sa surface, ayant un demi-pouce dans sa plus grande largeur, tranchante vers ses extrémités et ayant la forme d'un ovale irrégulier. On peut en voir la représentation dans la figure 438 de de la 9^e planche du *Traité des pétrifications*, par M. Bourguet. Le poids de la pierre, compris le poisson à étoile, est d'environ une once et

demie, l'un est parfaitement adhérent à l'autre et en relief. Les trois plus longs de ses rayons ont 7 lignes, le quatrième en a 6 et le cinquième en a 4. Le diamètre du disque de son corps, qui est rond et comme tiré au compas, est de 5 lignes, la bouche ou suçoir occupe le centre comme aux autres étoiles de mer. Cette pétrification, seule connue de son espèce, fut trouvée à la Ferrière, en 1733, dans un champ qu'on avait marné. On trouvera la description de l'insecte lui-même et les observations de M. de Réaumur sur son mouvement progressif, dans les mémoires de l'Académie des sciences de 1712 et dans divers auteurs qui en ont parlé. On ne s'étendra pas plus au long sur les nombreuses raretés que renferme le cabinet de M. Gagnebin, ce qu'on en a dit suffit pour en faire connaître le prix et exciter la curiosité. On ajoutera seulement que c'est à leur complaisance qu'on est redevable de ces détails sur un pays qu'ils ont illustré, que les étrangers reçoivent toujours dans leur maison un accueil favorable et des politesses marquées, et qu'en voyant ces messieurs on se rappelle avec plaisir la famille des Pinçons et des Valdayons, dont parlent

M. le marquis de Mirabeau et le Socrate rustique.

De la Ferrière , qui fait l'extrémité orientale des montagnes et la frontière de la principauté de Neuchâtel de ce côté-là , on revient sur ses pas et l'on commence à prendre la route qui conduit à la capitale. On traverse d'abord quelques vallons en écharpe par un chemin pierreux et inégal , mais toujours sur une chaussée bien faite le long de laquelle sont quelques maisons isolées. Le premier lieu qui se présente s'appelle la Loge. De là on découvre la plus grande partie du Val-de-Saint-Imier , qui fait partie de l'évêché de Bâle , à peu de distance est la source de la rivière de Suze qui arrose ce vallon , ensuite on arrive à Boinod. Si les voyageurs continuent à suivre la grand'route, ils parviendront après une montée assez rude au sommet d'un lieu très-élevé nommé les Loges, d'où l'on a une des plus belles vues qu'on puisse embrasser, puisqu'on découvre au sud le Val-de-Ruz, le lac de Neuchâtel et celui de Morat, une partie des cantons de Berne et de Fribourg, les montagnes du Valais et les Alpes , qui bornent majestueusement l'horizon , et au nord une partie de l'évêché de Bâle et de la Franche-Comté

jusqu'aux montagnes de la Lorraine. La juridiction de la Chaux-de-Fonds et une partie de celle du Locle, qu'on a aussi sous les yeux, forment un spectacle singulier par la quantité étonnante d'habitations dispersées dont ce pays-là est couvert. Mais encore un coup toutes ces vallées sont trop dénuées d'arbres, on ne voit presque de forêts que sur la crête des montagnes. C'est partout la même culture. En descendant des Loges on arrive aux Hauts-Geneveys, hameau situé sur une hauteur et où commence le Val-de-Ruz.

Mais si l'on veut visiter exactement toutes les montagnes, il faut, lorsqu'on est parvenu à Boinod, quitter la grand'route pour entrer dans le vallon de la Sagne qui se présente à l'ouest et ne mérite pas moins que les autres l'attention des curieux. Ce vallon a quatre lieues de long et s'étend parallèlement à ceux du Locle et de la Chaux-de-Fonds, dans une plaine assez unie et non interrompue. Il comprend deux paroisses, celle de la Sagne et celle des Ponts, l'une et l'autre considérables et nombreuses, puisqu'on y compte collectivement 1,239 âmes. Il y a 316 faiseuses de dentelles, 30 horlogers et un grand nombre d'autres artistes en divers gen-

res. La première a aussi une chambre de charité fondée par les mêmes moyens et sur le même pied que celles dont on a parlé. C'est la seule de l'État qui fasse annuellement entre les particuliers qui la composent le partage du revenu de certains fonds communs en argent dont elle jouit. Ces deux paroisses réunies forment une juridiction. En entrant dans ce vallon par l'est on trouve d'abord une rangée de maisons peu éloignées les unes des autres et qui bordent le chemin au nord. On pourra y visiter les ateliers de plusieurs artistes qui fournissent aux horlogers des machines à l'aide desquelles la main d'œuvre devient plus sûre et le travail moins pénible. Plus loin est une carrière dont la pierre approche de la qualité de celle qu'on connaît sous le nom de pierre du Levant. Parvenus au petit hameau qu'on appelle le Crêt de la Sagne, une nouvelle rangée de maisons distribuées comme les précédentes se présente au sud et ne finit qu'à l'extrémité occidentale de la paroisse. Cette double file en ligne parallèle à droite et à gauche du chemin fait un coup d'œil d'autant plus agréable, que dans cet endroit le vallon s'élargit, que les montagnes, en s'écartant, s'aplanissent insensiblement, et que

leur double chaîne renferme un grand nombre de maisons isolées qui forment avec celles du bas un double amphithéâtre et par conséquent un point de vue singulier.

En parcourant ce beau vallon, on ne doit pas négliger d'y voir divers artistes que leurs ouvrages ont rendus célèbres. Voici les noms de quelques-uns de ceux qui se distinguent le plus par leur génie et leurs talents pour les mécaniques. Les premières maisons de la rangée au sud du chemin sont habitées par les frères Vuille, habiles tourneurs, qui, en se servant d'une fine aiguille à coudre, exécutent les ouvrages les plus délicats en ce genre. Le sieur Louis Benoît de la Sagne est connu depuis longtemps par les cadrans de montre qui sortent de ses mains; il en fait jusqu'à quatre-vingts dans une semaine. Le meilleur noir qu'on y emploie est celui qu'il prépare et qu'il fournit aux émailleurs de Genève, du Locle et de la Chaux-de-Fonds; il peint aussi des tabatières. Le sieur Jean-Henri Mairet, horloger en gros volume et demeurant aux Ponts, ne s'est pas borné à sa profession. Il a inventé et fabriqué des pistolets qui tirent sept coups chacun. A l'instant qu'on les arme, l'un des canons verse l'amorce dans la batterie

qui se ferme ensuite par un semblable mécanisme. Mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est l'invention d'une machine destinée à couper les pièces des chaînes de montres. Une seule manivelle la fait jouer et l'ouvrage s'exécute avec autant de promptitude que de justesse. Depuis quelque temps cet artiste a quitté sa patrie. Digne par son génie de paraître sur un plus grand théâtre, il est allé l'exercer dans les pays étrangers. Un troisième, le sieur David Perrenod, peut être mis au rang des plus habiles monteurs de boîtes en or. On l'a engagé à quitter les Ponts et à s'établir au Locle, afin d'être plus à portée des marchands horlogers qui connaissent ses talents et en tirent parti. A l'extrémité occidentale du vallon habitent les sieurs Charles Perrenod et Jean-Frédéric Robert, qui font des coussins à dentelles fort commodes pour les ouvrières en ce genre et ne peuvent satisfaire à toutes les commissions qu'on leur donne de l'étranger. L'un d'eux en a vendu 400 dans l'espace d'une année. Quelques-uns de ces coussins ont une roulette au milieu et d'autres deux carreaux qui, placés successivement, remontent la dentelle sans qu'on ait besoin d'ôter les épingles. Enfin, il se trouve aux Ponts un artiste, le

sieur Moïse Perrenod, qui peut être envisagé comme universel en quelque sorte, exécutant dans la plus grande perfection plusieurs espèces d'ouvrages surprenants sans avoir fait d'apprentissage en aucun genre. Sa première profession est celle d'armurier ; il dresse les fusils avec toute la justesse possible et est le seul qui sache construire des platines promptes et sans secousses. Il fait outre cela divers instruments de musique, tels que des trompettes, des cors de chasse ; il travaille comme horloger en gros et en petit volume et ne néglige pas, malgré son goût pour les arts, le soin de sa charrue lorsque la saison l'y appelle. Il fabrique lui-même ses outils, ne trouvant pas les autres assez parfaits ; il tire de l'acier fondu de tout calibre, il a inventé une machine pour égaliser les ressorts, il a donné à ses enfants des instruments aussi de son invention qui servent à faire les chaînes de montres sans bruit et sans force et dont ils sont les seuls possesseurs ; il fournit aux horlogers des piliers brillantés, incrustés en argent et en acier. Il forge actuellement des ressorts de montres de toutes grandeurs et y réussit comme dans tous les autres ouvrages qu'il a entrepris.

Mais la description des arts qu'exercent les

habitants de ce vallon ne doit pas faire négliger celle des curiosités naturelles qu'on y trouve. La chaîne de montagnes qui le borne au nord renferme des pétrifications de plusieurs espèces.

Ceux dont les amateurs font le plus de cas, sont les Dendrites et les Échnites à mamelons grands et petits. On y trouve aussi des mousses pétrifiées de diverses nuances dont on peut tapisser agréablement les cabinets d'histoire naturelle. La partie de cette chaîne, qui est vis-à-vis du temple des Ponts, présente un amas singulier de menues rocailles liées entre elles par un ciment naturel d'une si grande force, que cette masse se soutient quoique le sommet soit plus large que le pied et que la partie inférieure ait plusieurs trous en forme d'entonnoirs. Audessus de ce rocher et dans les environs sont quatre grandes vacheries, couvertes en partie de belles forêts ; on peut y nourrir plus de 200 bêtes à cornes, elles se nomment les Joux et appartiennent à la ville de Neuchâtel. Le fond de la vallée des Ponts est marécageux et parsemé de petits sapins, les habitants en tirent de la tourbe de très-bonne qualité. On y trouve deux sources d'eaux minérales à peu de distance l'une de l'autre. La première est martiale et la

seconde soufrée. Celle-ci, peu connue jusqu'à présent, mériterait qu'on y donnât plus d'attention. C'est un remède simple que la nature fournit comme à dessein aux habitants de ce vallon et dont ils feraient vraisemblablement un usage salutaire pour les maladies de la peau que la vivacité de l'air occasionne quelquefois dans les montagnes. Près de là est un ruisseau assez abondant dont les eaux, après avoir fait tourner les roues d'un moulin, se perdent sous terre dans les cavités d'un rocher. Le meunier est obligé de vider cette embouchure de deux en deux ans. Il a eu la curiosité de pénétrer dans ces lieux souterrains, il y a marché pendant un quart-d'heure au travers des rochers qui donnent passage aux eaux et ayant le marais sur sa tête. On croit que ce ruisseau joint aux autres eaux du vallon qui toutes se sont creusé des entonnoirs sous terre, forme la rivière de Noiraigue dont on a parlé. Le vallon des Ponts s'élève insensiblement du côté de l'ouest, on voit à cette extrémité-là une maison de campagne appartenant à l'un des plus riches particuliers de la capitale et dont la situation est très-riante. On découvre de là tout ce même vallon en perspective à l'est, un peu plus loin

celui du Val-de-Travers à l'ouest, et si l'on s'avance au sud, on se trouve au sommet de la montagne de la Cluzette, ayant à ses pieds un double précipice d'une profondeur immense et en face le Creux-du-Vent, ce qui forme un point de vue des plus extraordinaires. Les habitants du village des Ponts, de même que ceux des hameaux de Brot-Dessus et de Plamboz qui en sont voisins, tirent, comme on l'a dit, chaque année une grande quantité de tourbe du marais. Ils sont obligés de suppléer ainsi à la disette de bois causée par la dévastation des forêts qui les touchent vers le sud. Ce pays en était autrefois entièrement couvert. Les particuliers de ces communautés manquant de prévoyance et sacrifiant l'avenir au présent, se sont privés volontairement d'une ressource qu'une sage économie aurait rendu intarissable, et ils y perdent aujourd'hui plus que personne. Mais comme le rétablissement de ces forêts devient un objet très-intéressant pour tous les peuples de l'État, on ne peut s'occuper trop sérieusement du soin de le procurer. On est surpris de ne point voir dans le marais des Ponts, ni dans ceux des Verrières et de la Brévine, des couverts comme on en fait ailleurs, destinés à sécher la tourbe

et à la préparer une année à l'avance. Par cette précaution elle brûlerait mieux et aurait moins d'odeur. Ce même marais, qui semble déparer le vallon pendant l'été, fournit en hiver un divertissement fort agréable aux habitants des villages voisins. Dès que la neige le couvre, ils s'empressent d'aller donner la chasse aux loups qui s'y rassemblent alors et ne manquent pas d'en tuer plusieurs ¹. Le courage avec lequel ils s'exposent aux dangers et aux fatigues inséparables d'un tel exercice, prouve que cette noble disposition de l'âme n'est pas incompatible avec le goût pour les arts paisibles qui sont leur occupation ordinaire.

Mais il est temps de quitter les montagnes et de se rapprocher de la capitale. Un seul vallon reste encore à visiter, c'est le Val-de-Ruz. Pour y arriver depuis les Ponts, on traverse tout le marais sur une chaussée en tirant vers le sud-est et l'on arrive au sommet de la montagne de la Tourne, dont il a été parlé. De là on descend par un chemin autrefois très-difficile, mais qui a été rendu également sûr et commode. C'est le

¹ On n'a pas encore oublié dans ce vallon le nom d'un chasseur nonagénaire, mort en 1826, lequel n'avait pas abattu moins de 18 de ces hôtes rapaces.

chef-d'œuvre du sieur architecte Bovet. L'intérieur de cette montagne est percé de plusieurs grottes dans lesquelles on voit des cristallisations et des stalactites de la plus grande beauté. On parvient ensuite au hameau de Montmollin, d'où quittant la route qui mène à la capitale et prenant au nord-est on arrive à Coffrane, le premier des villages situés dans le Val-de-Ruz. On peut, si on désire de le visiter exactement, en faire le tour entier en commençant par la partie septentrionale et finissant par la méridionale qui conduira les voyageurs à Valangin. Ce vallon, l'un des plus beaux et des plus peuplés de la Suisse, s'étend du nord-est au sud-ouest. Il a quatre lieues de long, sur trois quarts de lieue dans sa plus grande largeur. On compte sur une étendue si peu considérable vingt-quatre villages ou hameaux. La plupart des premiers sont placés au pied de la double chaîne de montagnes qui bornent ce vallon et qui se terminent en ovale au nord-est. Là se voit une montagne très élevée qu'on appelle Chasseralle, on en remarque une autre à l'ouest nommée Tête-de-Rang, celle-ci est ronde et entièrement dépouillée d'arbres. Au-dessus de Saint-Martin,

¹ De là son nom, *ran* ou *rang* signifiant, dit-on, *bélier*.

l'un des villages du Val-de-Ruz, est un défilé appelé Pertuis, chemin taillé dans le roc et bordé de deux hauteurs escarpées, les éboulements de neige y sont fréquents et dangereux au printemps. Près de ce lieu est une grotte vaste et profonde, dont l'entrée a la forme de la bouche d'un four et où l'on trouve du lait de lune en abondance. Dans l'intérieur est un abîme qui empêche de pénétrer plus avant, les pierres qu'on y fait rouler bondissent pendant quelques minutes sur des bancs de rochers et produisent un bruit effrayant que les échos multipliés augmentent encore. A l'est de Pertuis est la Joux-du-Plâne, montagne remarquable par ses excellents pâturages, les simples rares qu'elle produit et les corps marins pétrifiés qu'on y trouve.

Le Val-de-Ruz est arrosé par plusieurs ruisseaux qui tous vont successivement grossir le plus considérable qu'on nomme le Seyon. On n'y pêche point de poissons, mais il fournit en revanche d'excellentes écrevisses. L'agriculture occupe principalement les peuples qui habitent ce vallon, ceux qui exercent quelque profession ne la regardent que comme un accessoire à leur état. La différence qu'il y a entre eux et les ha-

bitants des Montagnes, que l'on vient de quitter, par rapport au génie, aux inclinations et au genre de vie est sensible et frappante. Tout retrace ici l'idée d'une vie absolument champêtre¹. On découvre du premier coup d'œil, quel-

¹ Il est sans doute regrettable que le hasard n'ait pas conduit notre voyageur un beau jour de foire dans un des villages du pays qu'il parcourt. Avec quel intérêt ne lirions-nous pas l'énumération des objets étalés aux regards d'une foule agitée, dans laquelle le passage d'une vache revêche, ou le tambour des gardes-hallebardiers, vient par moment jeter la perturbation ! Les ustensiles, les jouets, les friandises exposés sur les planches brutes, n'exciteraient guère de nos jours l'envie des chalands jeunes ou vieux. Dans ce temps-là où le goût du confort commence à poindre dans la vie domestique des montagnards, les assiettes ne sont pas encore d'un usage général dans le vallon agricole. Les bons trièges, les fortes cotonnes, habillement de l'été, sont, comme le milaine, tissu réservé à l'hiver, des produits du sol qui se confectionnent dans chaque ménage. Une longue table entre deux bancs, quelques chaises, une massive armoire, un lit que les plus riches entourent de rideaux, forment l'ameublement, produit d'un art rustique, comme l'œuvre bariolée d'un pinceau qui décore les parois de la chambre commune. Une table, un livre de psaumes, un almanach constituent toute la bibliothèque. Ce retour idéal aux vieilles mœurs, aux vieux usages, a son côté romantique et pittoresque. Cependant rappelons-nous que cette simplicité ne s'allie pas à un haut degré de sensibilité morale, qu'elle n'est pas exempte d'une certaine rudesse de mœurs. Les rixes qu'amènent les jours de rassemblement et les veillées du dimanche laissent parfois de douloureuses contusions et d'ostensibles meurtrissures ; le préjugé, la routine luttent contre les améliorations ; la pharmacopée et la thérapeutique de beaucoup d'esprits crédules se réduisent à quelques drogues de provenance souvent suspecte, à quelques secrets prônés infailibles ; de vains présages tirés d'accidents fortuits, des pratiques superstitieuses portent le trouble dans les âmes et parfois servent de motif à des actes que condamne aujourd'hui la raison. Depuis ce temps où des fourches patibulaires à trois ou

ques plantations d'arbres fruitiers et autres, des prés assez bien arrosés et des champs cultivés avec soin. Les habitants s'attachent à faire valoir des terres naturellement fertiles, sans négliger cependant l'exercice de certains arts nécessaires. Ils établissent depuis quelque temps des prairies artificielles avec le secours des riches marnières qui se trouvent près du village de Coffrane, à l'ouest et au-dessous de celui de Dombresson au nord. Il est très vraisemblable que l'on en découvrira encore d'autres dans le revers de la chaîne des montagnes qui bornent ce vallon au sud, si l'on emploie surtout les sondes de M. le marquis de Turbilly, si utiles pour découvrir à une profondeur considérable la nature et la qualité du terrain.

On ajoutera à la description du Val-de-Ruz quelques observations générales sur les moyens d'y perfectionner l'agriculture. Le terroir de ce vallon est d'un bon rapport, il y a peu de ma-

quatre piliers s'élevaient dans le voisinage de plusieurs localités, où la *franche condition* était une qualité requise pour les dispositions testamentaires, où les mots *dixmes*, *redevances*, *corvées*, etc., étaient dans toutes les bouches, depuis ce temps, disons-nous, a succédé à la variété des usages et des privilèges fondés sur la condition des hommes une législation qui pose en principe l'égalité des droits et des devoirs des citoyens. Le développement intellectuel a marché de pair avec l'amélioration sociale et celle du bien-être matériel.

récages. On y remarque d'abord des pâturages d'une grande étendue, mais dont on tire peu de fruit parce que appartenant en commun à tous les habitants d'un village on n'en prend pas tout le soin convenable. Les prés fermés, qui ont leur propriétaire particulier, sont d'un tout autre rapport. Il y a des forêts qui fournissent les bois de chauffage et de construction, on ne peut apporter trop de soins pour les entretenir, ni trop d'économie pour les exploiter. La quantité de terres labourables est trop grande pour le nombre actuel des cultivateurs. Ce nombre diminue même chaque jour par le goût que les habitants des deux sexes prennent pour le travail moins pénible et plus lucratif qu'on leur offre dans les fabriques d'indienne, et combien ce goût ne se fortifiera-t-il pas lorsqu'ils en verront une établie dans le sein de leur vallon. Cette considération jointe à la diminution du prix des grains depuis la libre exportation de ceux de Franche-Comté et à la cherté toujours plus grande de la main-d'œuvre, métamorphosera la plupart des terres labourables en prés, qui ne demandent point de culture. Ainsi cette partie de l'économie rurale changera d'objet et l'on pourra tirer un excellent parti des terres

qu'on ne labourera plus si l'on y fait de nombreuses plantations en sapins et en hêtres, et si l'on multiplie les prairies artificielles. Mais quoi qu'il en arrive dans la suite à cet égard, ces peuples doivent s'appliquer encore plus qu'ils ne le font à l'irrigation régulière des prés, et à l'aide des canaux et des écluses tirer un meilleur parti du Seyon et des autres ruisseaux dont leurs terres sont environnées. Ils pourraient dans cette vue faire venir et consulter quelques paysans de l'Emmenthal ou de l'Argau où les prés sont supérieurement arrosés. La Wiger et le Sour ressemblent fort au Seyon, pourquoi ce dernier ne procurerait-il pas le même avantage? On trouvera dans l'excellent traité de M. le pasteur Bertrand sur l'irrigation des prés, les règles d'un art si utile. En le pratiquant avec soin on augmenterait la quantité des fourrages et conséquemment celle des engrais. On rendrait le reste des champs qui subsisteraient plus fertile, on multiplierait les bestiaux qui formeraient l'objet d'un commerce très lucratif et si les habitants de ce beau vallon devenus ainsi plus aisés savaient se préserver du luxe en conservant la simplicité de leurs mœurs, ils jouiraient d'un sort auquel le citadin opulent

devrait porter envie. Mais les travaux de la campagne n'empêchent pas que ces peuples ne s'appliquent à certains arts avec succès. Outre ceux qui sont nécessaires pour les besoins de la vie, plusieurs de leurs jeunes gens vont faire apprentissage d'horlogerie dans les Montagnes; ils ont depuis longtemps parmi eux des ouvriers en assez grand nombre, qui construisent des horloges en bois, à timbre et à réveil d'une jutesse singulière et dont ils font commerce dans l'étranger. On y voit encore quantité de boisse-liers qui font en sapin tous les ouvrages relatifs à leur profession, il y a quelques menuisiers, des faiseurs de bas, des tanneurs, etc., le chanvre et les laines du pays y sont employées pour fabriquer des toiles et des étoffes grossières, on a établi plusieurs moulins à grains et à planches sur le cours du Seyon. On ne s'attendrait pas à trouver dans ce pays-là un établissement en faveur des sciences, rien n'est plus vrai cependant et ce trait est trop beau pour qu'on puisse l'omettre. L'une des principales familles du Val-de-Ruz, établie dans le village de Savagnier et qu'il est inutile de nommer, a des fonds en commun dont le revenu est consacré pour celui de ses membres qui se voue aux études,

surtout à celle de la médecine et de la chirurgie. Il serait à souhaiter qu'un si bel exemple fût imité en certains quartiers des Montagnes. où l'éloignement des lieux et la difficulté des chemins rendent souvent tardifs et inutiles les secours les plus nécessaires dans ce dernier objet.

Le tour du Val-du-Ruz effectué de la manière qu'on l'a dit se terminera à Valangin, capitale du Comté de ce nom. C'est un bourg situé sur le Seyon et dans un fond, environné de hauteurs et de forêts qui forment une gorge dans laquelle passe la grande route. On y voit un ancien château, démoli en partie¹, où les seigneurs du lieu faisaient leur résidence avant que ce Comté eût été réuni à celui de Neuchâtel. Dès qu'on a passé ce bourg on traverse la montagne qui servait de limite entre l'un et l'autre. Dans l'endroit le plus élevé et près du chemin est un rocher qui contient un amas pro-

¹ Deux tours qui faisaient partie de l'enceinte de l'édifice élevé en 1495 ont été démolies plus tard. Des traditions dont l'auteur de cette Description ne paraît pas avoir connaissance mentionnent au Val-de-Ruz l'existence de plusieurs châteaux-forts dont tout vestige a disparu ; ces asiles de protection, puis de rapine, furent détruits au XIV^{me} siècle : *Hocquincourt* (près de Villiers), *Bacchontour* (près de Savagnier), *Batoncourt* (au-dessous de Chézard), et *Salettes* (près de Saule).

digieux de strombites liés entre eux par un tuf cristallisé. Le terrain autour de Pierre-à-Bot où l'on arrive ensuite et qui appartient à la ville de Neuchâtel, est couvert de forêts, de champs et de pâturages, il y a des marnières dont on tire parti. De là on découvre le lac de Neuchâtel dans son étendue avec les pays fertiles et cultivés qui l'entourent. Cet aspect riant et diversifié est d'autant plus agréable qu'on en avait été privé pendant presque tout le cours du voyage fait dans les Montagnes. Le vignoble commence à un quart de lieue de la capitale dans l'endroit qu'on nomme le Plan, d'où la descente jusques aux portes de la ville est très rapide.

Le Seyon, dont on côtoie pendant quelque temps les bords, prend sa source dans le Val-de-Ruz, près de Villiers au-dessus de Dombresson. Ce ruisseau, devenu torrent dangereux par les eaux de tout le vallon qu'il reçoit et duquel il emporte successivement les terres, coule depuis Valangin dans un lit profond, serré et entouré de précipices. Il a plus d'une fois jeté l'épouvante dans la ville de Neuchâtel qu'il traverse et l'on se souviendra longtemps des inondations qu'il y causa en 1579 et en 1750. Il serait

inutile d'ajouter à la description qu'on vient de lire, celle de la capitale qui est assez connue et qui se trouve ailleurs. On se contentera de dire que les étrangers qui ont fait le tour des Montagnes se délassent agréablement auprès des Neuchâtelois des fatigues dont un tel voyage ne peut être absolument exempt.

ERRATUM

Page 49 (note), au lieu de 1790, lisez : 1740.

EN VENTE

à la même librairie :

LE CANTON DE NEUCHÂTEL

Notice historique et descriptive du canton de Neuchâtel,
par Victor BENOIT.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

1 vol., accompagné d'un *Tableau du recensement fédéral* de la population du canton de Neuchâtel au 10 décembre 1860, et d'une *Carte* coloriée (réduction exacte de la grande carte de A. de Mandrot), indiquant les chemins de fer, les profondeurs du lac, etc.

Prix : fr. 2»50.

Cet ouvrage forme le Tome I^{er} de la *Bibliothèque neuchâtoise*. — La *Carte* se vend aussi séparément à 50 centimes.

LES INSECTES NUISIBLES ET LES OISEAUX

Discours sur l'utilité des oiseaux dédié à la jeunesse et aux sociétés
d'agriculture,
par Frédéric DE TSCHUDI.

Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. — 2^{me} édition française.

Prix : 50 cent.

MANUEL DE GÉOGRAPHIE STATISTIQUE

par C. AYER,

Professeur à l'Ecole industrielle de Neuchâtel.

Prix : fr. 3»50.

